



MANNEKEN-PIS .

Collin de Plancy

HISTOIRE DU MANNEKEN-PIS

racontée par lui-même

(1854)

Table des matières

CHAPITRE I. Origine de Bruxelles. – Naissance du Manneken. – Sainte-Gudule. – Le vieil ermite. – Origine de la fontaine.....	6
CHAPITRE II. Origine du Lion belge, et autres belles choses.	9
CHAPITRE III. Histoire des trois Pucelles.	11
CHAPITRE IV. Histoire du prince Henri ; et comment saint Michel partagea avec sainte Gudule le patronage de la ville.	15
CHAPITRE V Origine de la soirée des dames. – Histoire des trois petits moines. – Saint Guidon. – La procession de l’Oméganck.	18
CHAPITRE VI. Comme quoi Notre Dame devint protectrice du grand Serment de l’Arbalète. – Les deux marmitons de la porte de Flandre.	21
CHAPITRE VII. Les Saintes Hosties poignardées par les Juifs. – Ruine du château de Gaesbeek. – Tournois de 1444.	24
CHAPITRE VIII. Origine de la fontaine du Régorgneur. – La joyeuse entrée. – Aventure de Charles-Quint et du paysan qui pisse.....	27
CHAPITRE IX. De l’ordre de la Toison-d’Or. – L’inquisition en Brabant.....	31
CHAPITRE X. Le duc d’Albe. – Les Gueux. – Sédition de 1486. – Le Manneken à Anvers, et autres détails.....	34
CHAPITRE XI. Quesnoy bronze le Manneken. – Premières gazettes. – Un mot sur les hosties miraculeuses. – Bombardement de 1695.....	38

CHAPITRE XII. Encore la procession de l’Oméganck. – Le Manneken volé plusieurs fois. – Variétés. – Conclusion.	41
APPENDICES.....	46
APPENDICE AU CHAPITRE I.	47
Le Manneken-Pis.	47
Sur l’origine du Manneken-Pis.....	52
Particularités sur le Manneken-Pis.	53
Le Roi d’Yvetot.	54
Sainte-Gertrude.....	56
Sainte Gudule.....	56
APPENDICE AU CHAPITRE V.....	59
Saint Guy ou Guidon.	59
APPENDICE AU CHAPITRE VI.....	61
La forêt de Soignes.	61
APPENDICE AU CHAPITRE VII.	63
Histoire des Hosties Miraculeuses.....	63
APPENDICE AU CHAPITRE IX.....	66
Notre Dame de Wavre.....	66
Notre Dame de Hal.	69
Les boulets de Hal.	71
APPENDICE AU CHAPITRE X.	73
Le duc d’Albe	73
Voyage de Bruxelles à Anvers	75
La main coupée d’Anvers.....	79
APPENDICE AU CHAPITRE XI.....	83
Sainte Alène ou Hélène.	83
APPENDICE AU CHAPITRE XII.	84
Saint Jean Népomucène.....	84

Jean de Nivelles.....	85
À propos de cette édition électronique.....	87

Aux Dames de Bruxelles

*Quand de ce Manneken charmant
J'ose vous présenter l'histoire,
Je songe à votre amusement,
Et je ne cherche d'autre gloire
Que d'obtenir votre agrément.
Au sein d'une cité fameuse,
Où les dames ont tant d'attraits,
Où le sexe ne perd jamais
De sa puissance gracieuse,
L'enfant qui fixe son séjour
Trahit son origine heureuse.
Je crois aussi que c'est l'Amour.*

CHAPITRE I.

Origine de Bruxelles. – Naissance du Manneken. – Sainte-Gudule. – Le vieil ermite. – Origine de la fontaine.

Mon histoire se trouve tellement liée à celle de la ville de Bruxelles, dont j'ai l'honneur d'être le plus ancien bourgeois, que je ne puis guères conter mes aventures sans parler quelquefois de la cité célèbre où j'habite depuis si longtemps. Le lecteur en tirera profit ; il apprendra en partie l'histoire d'une grande ville en lisant celle d'un petit homme d'une coudée.

Mon nom veut dire petit homme pissant, on me l'a donné à cause du métier que je fais depuis tant de siècles ; j'en conterai tout à l'heure l'origine.

Comme la ville est plus ancienne que moi, je dois dire d'abord que le nom de Bruxelles signifie *les cabanes du pont*, parce que cette cité fameuse commença par quelques cabanes construites dans l'île de Saint Géry, qui communiquait à la terre ferme par un pont de bois jeté sur la Senne à l'endroit qu'on nomme aujourd'hui *Borgval*, mot flamand qui veut dire forteresse ; car il faut savoir qu'autrefois les villages étaient fortifiés.

Bruxelles était déjà au septième siècle un hameau considérable où les hommes vivaient à peu près comme des ours. Le pays était couvert de bois et de marécages. Nos pères se nourrissaient de chasse et de pêche ; les belles

dames s'habillaient de peaux de cygnes, qui étaient communs dans la contrée. Il y avait du reste fort peu de luxe.

La ville cependant s'étendait peu à peu. C'était en l'an 700 une bourgade déjà forte, qui avait un seigneur puissant pour maître. Ce seigneur faisait aussi les fonctions de magistrat, et avait des gens d'armes, comme le roi d'Yvetot. Saint Vindicien, évêque d'Arras, vint prêcher et mourir à Bruxelles, en l'année 705 ; il logea chez le seigneur en question, lequel n'ayant pas d'enfans, se recommanda instamment aux prières du saint. Vindicien se prêta de bonne grâce à ses désirs. Sa femme devint enceinte ; et au bout du neuvième mois, je vins au monde. J'étais tellement petit que c'est de moi sans doute qu'on a pris l'idée du petit poucet. Vindicien étant mort, on alla chercher sainte Gudule pour me bénir. Cette sainte était si belle que mon père en devint éperduement amoureux. Elle avait été élevée à Nivelles, sous les yeux de sainte Gertrude, sa parente, et elle vivait dans une grande piété au château de Ham, qui appartenait à sa famille.

Mon père comprima à peine trois mois sa passion pour Gudule. Il alla enfin la trouver dans son château, un jour qu'il savait qu'elle y était seule ; et se voyant repoussé avec indignation, il voulut user de violence. La sainte se réfugia contre une colonne qui s'ouvrit pour lui donner asile ; et là, impénétrable à l'audace du bon seigneur, elle lui dit : « Tu seras puni dans ton fils de ta témérité. » Mon père, épouvanté de la menace et du miracle qui venait de se faire, s'en revint tristement, et vécut dans le repentir jusqu'en l'année 712, où mourut sainte Gudule.

J'étais dans ma septième année. Je croissais si lentement que je n'avais pas encore la moitié de la taille que j'ai

aujourd'hui. Ma mère était désolée ; à quinze ans j'étais haut d'une coudée comme à présent, je courais les champs avec gaieté, et ma petitesse ne m'empêchait pas de faire des espiègleries.

Un jour que je m'étais égaré seul, à l'endroit que j'occupe présentement, je m'arrêtai à la porte d'un petit ermitage qui ferait aujourd'hui le coin de la rue du Chêne, mais qui était alors isolé en pleine campagne. Je crus faire une bonne malice en pissant à cette porte. Il en sortit un vieillard fort grave, qui portait une longue barbe blanche. « Pisse, mon ami, me dit l'ermite, tu pisseras longtemps. » Hélas ! je ne me suis pas arrêté depuis cet anathème.

Je restai en place, immobile, et je perdis l'usage de la parole. Mon père ne me voyant pas rentrer, me chercha avec de vives inquiétudes. Ce ne fut qu'après cinq jours de courses qu'il me trouva dans la position où l'ermite m'avait mis. Il voulut tirer de moi quelques éclaircissements ; je ne pus rien répondre. Il ordonna à ses gens de m'emmener à son manoir ; je sentis aussitôt mes pieds se fixer à terre, je devins statue et ne conservai que le sentiment.

On fit venir l'ermite, qui dit : « Votre fils vivra plusieurs siècles dans l'état où vous le voyez. Faites-lui élever ici une petite niche et prenez votre parti. » On me mit donc à l'endroit que j'occupe ; et mon père qui m'aimait, fit bâtir vis-à-vis une maison où il vint demeurer. Il mourut peu de temps après, en l'année 724.

CHAPITRE II.

Origine du Lion belge, et autres belles choses.

Mon aventure toute récente attira beaucoup de curieux qui vinrent me voir. On éleva quelques maisons dans mon voisinage. Il fut même question de faire de moi un petit saint. L'eau que je fournissais eut de la réputation ; on s'en servit pour faire quelques guérisons miraculeuses ; et on m'eût bâti une chapelle, si le pape Léon III ne fût venu dans notre ville, en l'année 804, avec l'empereur Charlemagne. Ces deux grands hommes organisaient alors ce tribunal secret de Westphalie, que l'inquisition a pris depuis pour modèle, et qui faisait mettre à mort par des mains invisibles ceux qui refusaient le baptême. Léon ne recula pas devant l'idée d'exterminer des milliers d'hommes. Il se fit scrupule de laisser honorer un enfant qui lui semblait dans une posture indécente.

Au reste, il eut raison. Je me serais ennuyé à être saint. Il lança des anathèmes contre ceux qui oseraient me rendre un culte, et je ne dus les visites qu'on m'a faites depuis qu'à la curiosité. Je me dis, en me consolant, que du moins c'est pour moi-même que l'on me vient voir.

La ville s'étendait tous les jours. Mon père étant mort sans enfants, ses sept frères, chefs de nos sept familles patriennes, se partagèrent la seigneurie de Bruxelles et firent bâtir sept châteaux autour de l'île de Saint-Géry. Le plus jeune de mes sept oncles, qui était pieux et brave, s'était fait bénir par le pape Léon III, dont il porta depuis le nom. On

l'appelait en langue du pays Sleuws ou ser Leeuws, qui signifie sire lion. Il portait une peau de lion en guise de manteau ; sa bravoure et sa magnanimité le firent remarquer autant que son nom ; et c'est en mémoire de lui que notre patrie porta depuis un lion sur ses étendards.

L'aîné de mes oncles eut un fils célèbre, qui se nommait sire Hugues, et que les historiens honorent du titre de duc de Lorraine et de Brabant ; il livra bataille aux Normands sur les bords de la Senne, à peu de distance de Bruxelles, en l'an 900. Il y mourut en combattant. Ses deux filles, qui étaient encore vierges, vinrent pleurer sur son corps et firent bâtir à leurs frais une chapelle où elles le déposèrent. C'est cette chapelle qui est devenue depuis l'église de Notre-Dame de Laeken.

Mes autres parents se liguèrent avec leurs voisins contre les Normands qu'on eut beaucoup de peine à chasser du pays, où ils avaient déjà planté des pommiers, et installé des avocats.

Je ne dois pas oublier de dire que Saint Géry, évêque d'Arras, mort en 619, est l'apôtre de la Belgique, où il apporta le christianisme, et qu'on lui éleva au milieu du septième siècle, à Bruxelles, une petite église qui était la plus ancienne du pays. L'empereur Othon II, qui passa quelques mois chez nous en l'année 976, la fit orner avec un certain luxe, parce qu'il y allait entendre la messe. La cour d'Othon amena aussi l'intempérance : on commença à boire de la bière vers ce temps-là, et on imagina les tartines au beurre.

CHAPITRE III.

Histoire des trois Pucelles.

J'ai dit que mes deux cousines pleurèrent tendrement la mort de sire Hugues. L'une d'elles se consacra aux soins de son tombeau, et mourut dans un âge avancé. L'autre se maria un peu tard, et n'eut de son mari que trois belles filles, qu'on admirait autant à cause de leur pudeur, qu'à cause de leurs grâces. Comme on prêchait alors l'excellence du célibat, elles résolurent de ne se point marier ; ce qui fit qu'on les nomma les trois Pucelles.

Charles, frère de Lothaire, roi de France, étant devenu duc de Lorraine et de Brabant, fixa sa résidence à Bruxelles, et se fit bâtir un palais dont on voyait encore quelques vestiges il y a peu de temps, à peu de distance de l'église de Saint-Géry qui n'existe plus. Deux jours après son arrivée dans la ville, il donna une fête qui aujourd'hui semblerait peut-être burlesque. Il y invita entre autres personnes les trois Pucelles, qui le séduisirent par leur extrême beauté ; et il résolut de tout tenter pour leur plaire.

Pendant qu'il y faisait ses efforts, un puissant seigneur du voisinage, nommé Ermenfrède, vint à sa cour ; et trouvant également les trois Pucelles à son gré, il les enleva. Cet homme avait usurpé des biens sur le monastère de Morzèle dans le pays d'Alost. Il tenait dans ses cachots plusieurs prêtres captifs, et il avait dérobé à force armée diverses reliques, dont les châsses dorées l'avaient tenté. C'était un noble brigand qui dévastait la contrée.

Charles, qui s'occupait plus des trois Pucelles que de la calamité publique, saisit pourtant le prétexte de l'effroi qu'inspirait Ermenfrède pour lui faire la guerre. Tous les Bruxellois d'alors prirent les armes. Les femmes, qui tremblaient au seul nom du tyran, équipèrent elles-mêmes leurs maris, et leur recommandèrent de se bien battre contre un ravisseur que l'on savait fort laid et que l'on disait peu aimable. Mais Ermenfrède avait une bonne armée ; et s'il faisait mal l'amour, il se battait bien. La victoire fut pour lui. Charles fut pris et enfermé selon l'usage dans une tour obscure, où son barbare vainqueur le condamna à mourir de faim.

Les trois Pucelles qui étaient aussi fort malheureuses, mais qui tout en résistant aux tendresses d'Ermenfrède, conservaient encore quelque liberté dans son manoir, s'apitoyèrent sur le sort de Charles, qu'elles auraient aimé volontiers et qui les aimait beaucoup. Elles trouvèrent moyen de gagner le geôlier ; elles entrèrent pendant la nuit dans le cachot du captif, et, ne pouvant lui fournir d'autre aliment, elles lui présentèrent leur sein tour à tour. Quoiqu'elles fussent vierges encore, par un miracle sans doute, Charles y trouva du lait et reprit ses forces, mais ce n'était pas assez ; il fallait le sauver. Elles y rêvèrent inutilement tout le jour qui suivit ; elles ne trouvèrent aucun moyen.

Elles revinrent pourtant visiter Charles pendant qu'Ermenfrède dormait, et lui donnèrent toutes trois leur lait virginal. Après quoi elles imaginèrent ce stratagème : au moment où elles sortaient, elles dirent au geôlier, avec la naïveté des premiers âges, qu'un certain besoin les pressait, et se mirent toutes trois à pisser. Le geôlier s'étant écarté par égard et par décence, Charles profita habilement de

l'occasion et s'enfuit en promettant aux trois sœurs qu'il reviendrait bientôt les délivrer.

Le lendemain matin, Ermenfrède, impatient de savoir si son prisonnier était mort, vint visiter la prison, et ne le trouvant plus, il entra dans une colère effroyable. Il appela le geôlier qui, dans son épouvante, avoua tout ce qu'il savait. Le tyran furieux fit venir les trois Pucelles, qui ne purent nier qu'elles avaient délivré Charles. Il ordonna qu'elles eussent la tête tranchée.

Mais au même instant, on vint lui annoncer que le duc Charles était devant son château avec une armée formidable. Ermenfrède se hâta de marcher à sa rencontre. La bataille fut sanglante et dura longtemps ; le ciel enfin se déclara pour Charles qui entra dans le château. Ermenfrède se voyant vaincu s'était donné la mort. On chercha sans retard les trois Pucelles ; elles étaient assassinées. Charles inconsolable fit jeter à la voirie le corps du tyran ; et apercevant la grande châsse de Sainte Gudule qu'Ermenfrède avait volée au couvent de Morzèle, il se prosterna. « Charles, lui dit Gudule, la ville de Bruxelles deviendra une cité célèbre. Je veux en être la patronne. À ce prix, je conserverai la mémoire des trois Pucelles. »

Le duc satisfait fit transférer en pompe le corps de la sainte à Bruxelles. On le déposa dans l'église de Saint-Géry ; et le lendemain on trouva au lieu qu'on nomme aujourd'hui le marché au Bois un monument funèbre, sous lequel étaient inhumées les trois vierges. C'était une fontaine à trois bassins, alimentée par trois belles filles qui lançaient des filets d'eau par les mamelles. Charles reconnaissant fit commencer aussitôt à quelque distance la belle église de Sainte-Gudule, qui ne fut dédiée solennellement qu'en 1047 et que

nous admirons toujours comme la métropole et l'une des plus belles églises du pays. Il est vrai qu'elle fut rebâtie au treizième siècle.

La fontaine des trois Pucelles fut détruite durant les guerres des âges barbares. On la releva au marché aux Tripes près Saint-Nicolas, mais avec cette différence que l'eau était fournie par trois vierges pissant comme moi. Si je ne puis blâmer cette licence qu'on prit alors de changer l'intention première (car on les remit au quatorzième siècle dans leur position originelle), je me plaindrai du moins du tort qu'on a eu depuis trente ou quarante ans de supprimer les trois vierges et de les remplacer par une colonne, comme si, en fait de fontaine, une colonne signifiait quelque chose !

Ce fut Gerberge, fille du duc Charles, comtesse de Bruxelles et de Louvain, qui acheva l'église de Sainte-Gudule.

CHAPITRE IV.

Histoire du prince Henri ; et comment saint Michel partagea avec sainte Gudule le patronage de la ville.

La comtesse Gerberge étant morte, Lambert, son mari, épousa Ode, duchesse de Basse-Lorraine et nièce du pape Étienne IX. C'était une pieuse princesse, dont on a toujours révééré les vertus ; et son mari était digne d'elle, comme on va le voir.

Il avait eu, de son premier mariage, un fils nommé Henri, brave, aimable, mais très violent dans ses passions. Ce jeune homme devint éperduement amoureux d'une vertueuse et charmante fille qui demeurait dans un petit manoir à quelques pas de moi, et qui venait tous les matins puiser de l'eau à ma source.

Comme elle était sage autant que belle, et qu'elle n'était pas de condition à devenir femme du beau Henri, le jeune homme l'enleva, et lui ravit par la violence ce trésor de la pudeur qui est le premier bien d'une femme ; après quoi il se retira chez son père, plus amoureux que jamais.

À la morne douleur de la belle outragée, ses parents soupçonnèrent un indigne affront, dont ils obtinrent l'aveu. Ils allèrent, en se frappant la poitrine, porter plainte au magistrat de Bruxelles. Le crime était nouveau. Le juge alla consulter le duc Lambert. Quel que soit le coupable, dit le prince, qu'il soit puni de mort. Les révélations de la jeune fille, et diverses circonstances frappantes firent reconnaître le criminel. Le magistrat le fit venir, le condamna à perdre la

tête ; et Lambert, plus fidèle aux devoirs d'une vertu sévère, qu'ébranlé par l'amour paternel, ratifia la sentence, en comprimant ses sanglots.

Ode, sa belle-mère, tenta les prières et les larmes auprès de Lambert, sans pouvoir obtenir sa grâce. « Quel frein retiendra les criminels, disait le prince, si nous, qui devons d'abord payer d'exemple, sommes à l'abri des châtiments. » La bonne princesse courut à la prison, et voyant les larmes de Henri, elle reconnut bien que son cœur n'était pas encore livré au vice. « Hélas ! disait-il, que ne puis-je vivre dans une obscure retraite pour réparer l'insulte que j'ai faite à celle que j'aime. »

Ode se mit à genoux avec lui. Elle avait une grande dévotion au saint archange Michel ; leurs prières eurent un bon effet. Les portes de la prison s'ouvrirent. Le prince s'enfuit à Anvers ; il emmena son amante, l'épousa et vécut caché quelques années.

Cependant Lambert devenu vieux pleurait son fils. Lorsqu'il fut à son lit de mort, comme il n'avait pas d'autre enfant pour lui succéder, il fit publier partout qu'il lui pardonnait et qu'il lui ouvrait les bras. Henri, du fond de sa retraite, apprit ces heureuses nouvelles, et vint embrasser son vieux père, qui oublia tout et confirma son mariage.

Lorsque le prince Henri devint duc en succédant à son père, Ode lui rappela les obligations qu'il avait au chef des archanges. Henri reconnaissant déclara que saint Michel serait avec sainte Gudule patron de la ville de Bruxelles. Il fit travailler à l'hôtel de ville où l'on remplit sa plus chère intention en élevant au sommet de la flèche la statue colossale de l'archange son libérateur ; et sa condamnation à mort fut représentée en peinture pour servir d'exemple aux races à ve-

nir. Il n'y a pas longtemps que ce tableau a disparu de l'hôtel de ville.

CHAPITRE V

Origine de la soirée des dames. – Histoire des trois petits moines. – Saint Guidon. – La procession de l'Oméganck.

Godefroi de Bouillon, duc de la Basse-Lorraine et marquis d'Anvers, accompagné de ses deux frères, de Milon de Louvain et de beaucoup de seigneurs brabançons, partit en 1096 pour la conquête de la Palestine, après avoir défilé devant moi avec sa troupe, je leur souhaitai d'heureux succès, car je n'ai jamais aimé les Turcs, à cause des eunuques et de la circoncision.

Le Tasse a chanté les exploits de ces croisés, dont on n'entendit plus parler ici pendant quatre années. On s'était presque décidé à les croire morts ou circoncis, lorsqu'ils reparurent à Bruxelles le 19 janvier de l'an 1100. Les femmes, bien étonnées de revoir des maris sur lesquels elles ne comptaient plus, les reçurent de leur mieux, surtout celles qui ne s'étaient pas remariées. Mais enfin tout s'accommoda à table. On but largement ; et je me suis laissé dire que toutes les femmes avaient été obligées de porter leurs époux de la table au lit. La mémoire de ce jour heureux se célèbre toujours à Bruxelles. La soirée du 19 janvier s'appelle encore *la soirée des dames* ; et celles qui tiennent aux coutumes anciennes, se font un devoir ce jour-là de mettre au lit leurs maris en gaieté.

Je vais conter encore une petite aventure assez bizarre. Trois moines qui accompagnaient les croisés, en criant mort

aux infidèles, furent pris par le soudan d'Égypte, jetés dans un cachot, et condamnés au dernier supplice.

Au moment où l'on allait les prendre pour les empaler, on les trouva morts. Mais au lieu de trois moines, c'étaient trois belles femmes odorantes et lumineuses. Les infidèles s'écrièrent : Voilà des prédestinées.

Godefroi, devenu roi de Jérusalem, obtint ces trois corps précieux ; et comme les trois moines étaient Bruxellois, nos compatriotes rapportèrent ici leurs reliques, qui furent brûlées dans les guerres religieuses. On éleva dans la cour de l'hôtel de ville, au-dessus de la grande porte, trois statues de femmes dans trois niches, et au bas trois petits moines qui semblent mourir dans un cachot. Les trois petits moines se voient encore sous les niches vides.

Je ne vous dirai rien jusqu'à l'année 1112, où mourut saint Guidon d'Anderlecht, sacristain de Notre Dame de Laeken. C'est lui qui, ayant été nourri par une génisse, donna sa bénédiction au beurre d'Anderlecht, qui ne dégénère point, et qui sera longtemps encore le premier beurre du monde.

J'avais été jusqu'alors assez éveillé. Je m'endormis insensiblement, et je fis un somme fort long, pendant lequel on bâtit des églises, des couvents, des hospices, des ladreries. Quand mon sommeil séculaire se dissipa, je trouvai la ville considérablement agrandie, le béguinage fondé et peuplé de neuf cents béguines, et les mœurs qui, à force de couvents, commençaient à se gâter.

C'était en l'année 1288. Je fus réveillé par la procession de l'Oméganck, dont voici l'origine : L'archevêque de Cologne et plusieurs princes allemands, ayant voulu entraver le

commerce des Belges, dont ils étaient jaloux, et qui commençaient à s'enrichir, il fallut faire la guerre. L'archevêque se battait bien. Mais Jean I^{er}, duc de Brabant, le vainquit avec ses alliés. Le commerce avait si généreusement fourni les frais de cette guerre, et les marchands avaient si vaillamment combattu, qu'on résolut de rendre honneur au commerce et au courage tout à la fois. On établit une procession solennelle, qui avait lieu tous les ans, le dimanche d'avant la Pentecôte, et que nous ne voyons plus aujourd'hui qu'au jubilé et à l'avènement de nos princes.

Parmi les mascarades et l'attirail religieux, militaire et grotesque, qui orne à présent cette procession, on y a respecté la famille de l'Oméganck, qui en fait le fond. Il faut savoir que ce nom vient d'un mot du pays qui veut dire le commerce, et que nous représentons avec raison chez nous sous l'emblème d'une famille de géants.

CHAPITRE VI.

Comme quoi Notre Dame devint protectrice du grand Serment de l'Arbalète. – Les deux marmitons de la porte de Flandre.

La forêt de Soignes était si près de Bruxelles, que le parc en faisait encore partie ; à la fin du treizième siècle on s'y promenait déjà, et on songea à en faire un lieu d'agrément, dès qu'on eut bâti dans le voisinage le palais des ducs.

On avait fondé en 1213 la confrérie du grand Serment de l'Arbalète. Les confrères s'exerçaient à abattre un oiseau ; plusieurs princes eurent le bonheur de bien viser, et furent proclamés rois du Serment, ce qui était un grand honneur. Ces sociétés avaient un but fort utile, elles formaient d'habiles soldats, et tout en s'exerçant, les confrères délivraient le pays des éperviers qui y sont toujours assez nombreux.

Un jour que deux arbalétriers du grand Serment allaient à un exercice public où l'on devait tirer l'oiseau, comme ils entraient dans leur barque, ils virent venir à eux une dame qui portait un enfant sur son sein et qui leur demanda de les conduire à la fête. Ils le voulurent bien, mais au moment de débarquer, ils virent l'inconnue s'entourer de rayons de lumière. C'était la sainte Vierge. Un service rendu mérite sa récompense. Marie leur promit qu'ils seraient vainqueurs, et disparut à leurs yeux. Ils furent en effet l'un après l'autre rois du Serment, et n'oubliant pas leur divine protectrice, ils mirent la confrérie du grand Serment de l'Arbalète sous la protection de la Vierge.

On voit encore dans l'église de Notre Dame des Victoires au Sablon, une barque portant Marie et les deux arbalétriers, et on a frappé en 1560 une médaille qui représente d'un côté l'arbalète de la confrérie, et de l'autre la barque de l'église du Sablon. Nous avons conservé l'arbalète qui fait partie des exercices de nos fêtes.

Je ne parlerai pas des séditions qui eurent lieu en 1306, parce qu'elles n'amènèrent rien que quelques petites concessions au peuple, comme c'est l'usage.

Lorsqu'en 1312 on eut accusé les templiers d'adorer le diable et de faire le sabbat, on les extermina à Bruxelles comme à Paris. Ils avaient pour église la petite chapelle de la rue de la Madeleine. Leur maison qui était auprès, fut donnée aux frères Sachets, ainsi nommés, parce que leur habit ressemblait à un sac. Ces costumes élégants furent supprimés à Bruxelles, avec les moines qui les portaient, au milieu du quinzième siècle.

Je saute sur plusieurs autres séditions qui ne firent pas de mal à la liberté, pour arriver aux événements de 1355. Les Flamands, en guerre avec les Brabançons, s'étaient emparés de Bruxelles et de Louvain ; ils y étaient depuis deux mois, lorsqu'Évrard t'Serclaes, Bruxellois, ayant fait prévenir ses amis, vint pendant la nuit du 24 octobre, avec cinquante hommes déterminés, sous les murs de Bruxelles, escalada la vieille enceinte, du côté de la rue appelée depuis rue d'Assaut, renversa les sentinelles flamandes, et parcourut la ville avec sa petite troupe, en criant : Le Brabant au grand duc !

Il marcha à l'hôtel de ville, arracha le drapeau flamand et le remplaça par l'étendard de Brabant. Ses amis et tous les patriotes le secondèrent bientôt ; les Flamands furent mis en

fuite. Les marmitons et les cabaretiers avaient si vaillamment contribué à ces succès, qu'on plaça au-dessus de la porte de Flandre deux statues de marmitons, armés de broches, qui n'en furent ôtées qu'en 1784.

Louvain et les autres villes suivirent l'exemple de Bruxelles. On me donna un bel habit, et je fus décoré de la cocarde de Brabant.

La paix fut faite avec la Flandre en 1357. On commença la même année l'enceinte actuelle de Bruxelles ; on n'augmente pas le nombre des sept portes, de Hal, de Louvain, de Namur, de Schaerbeek, de Laeken, de Flandre et d'Anderlecht. Ce nombre de sept nous est cher, parce qu'il nous a toujours été heureux. D'ailleurs, il est cabalistique, et j'ai entendu un savant dire devant moi qu'on le révérait à Bruxelles, parce qu'on y adorait autrefois les sept planètes.

CHAPITRE VII.

Les Saintes Hosties poignardées par les Juifs. – Ruine du château de Gaesbeek. – Tournois de 1444.

Je passe sous silence le conte abominable des Juifs qui outragèrent des hosties en 1369. Ce sont de ces calomnies atroces ou ridicules, qu'on inventa partout dans ces siècles barbares, pour avoir le plaisir de massacrer les Juifs et surtout pour confisquer leurs biens. J'ai vu passer les malheureux que l'on traînait au supplice, de carrefour en carrefour. J'ai vu ensuite les processions des hosties. J'ai fermé les yeux sur tout cela, que pouvais-je faire de plus ?

Cependant on a bâti à ce sujet l'église du Saint Sacrement, et les hosties en question ont fait de grands miracles, mais ce sont de ces choses qui ne sont pas difficiles, dans des pays où l'on a de la foi.

Je reviens à mon bon ami Évrard t'Serclaes, au quatorzième siècle le héros de Bruxelles. Le seigneur de Gaesbeek, qui était très-puissant, voulut se rendre maître en 1388 des faubourgs de Bruxelles, dans l'espoir de prendre ensuite la ville et de s'en faire proclamer duc. Évrard le repoussa avec vigueur et sauva une seconde fois Bruxelles de la tyrannie.

Le sire de Gaesbeek, sentant que la ville serait imprenable, tant qu'elle posséderait ce grand homme, chargea quelques-uns de ses brigands de l'assassiner. Le soir du 26 mars de cette année 1388, lorsqu'Évrard allait rentrer dans les faubourgs, ils le couvrirent de blessures, lui coupèrent la langue et le pied droit et le laissèrent mourant. Ils ra-

vagèrent ensuite le voisinage, inspirant tant de terreur qu'aucun paysan n'osa s'approcher du brave, ni lui porter secours.

Mais le digne curé de Hal, passant près de là, mit le vieux patriote sur son chariot, l'amena sur la grande place, le fit voir au peuple qui cria vengeance. Le château de Gaesbeek fut aussitôt assiégé ; on s'y défendit vaillamment, puisqu'il ne fut pris que le 30 avril. Les Bruxellois le détruisirent de fond en comble, et obtinrent de la duchesse Jeanne, que ce repaire ne serait jamais rebâti.

Le sire de Gaesbeek avait pris la fuite. On apporta devant moi ses dépouilles et son armure sur lesquelles j'eus le plaisir de pisser quelques instants ; après quoi, on les brûla sur place.

La maison de Louvain s'éteignit par la mort de Jeanne, duchesse de Brabant, qui eut lieu en 1406. Elle nous avait gouverné un demi-siècle. Ses états passèrent dans la maison de Bourgogne.

Nous nous souviendrons toujours du duc Philippe le Bon, qui était un prince généreux, clément et magnifique. En 1444, il donna à Bruxelles, sur la grande place, un superbe tournois, où deux cent vingt-cinq princes coururent la lance, car il y avait en ce temps-là des princes plein les rues. On m'obligea pendant la fête de pisser du vin ; ce qui m'est arrivé plusieurs fois depuis, dans les réjouissances publiques, sans que j'en sois devenu plus fier.

Philippe fit élever, l'année suivante, la statue de Saint Michel au haut de la tour de l'hôtel de ville. Elle est en cuivre doré, haute de dix-sept pieds, et tourne à tous les

vents, aussi bien que beaucoup de gens qui n'ont pas autant de poids ni autant d'élévation.

Ce n'est pas que je veuille manquer de respect aux courtisans. Ceux de notre pays ont toujours conservé une certaine indépendance de caractère. En l'année 1460, le duc Philippe le Bon s'étant vu obligé de porter la perruque par ordre du médecin, on admira le même jour à Bruxelles cinq cents gentilshommes en perruque ; assurément personne ne les obligeait à cette complaisance. Ce fut un coup de tête, qui prouva la force de leur caractère.

CHAPITRE VIII.

**Origine de la fontaine du Régorgeur. – La joyeuse entrée. –
Aventure de Charles-Quint et du paysan qui pisse.**

Charles le Téméraire, duc de Bourgogne, que des historiens bénévoles appellent plus poliment Charles le Hardi, et qui a fourni à M. le vicomte d'Arlincourt le sujet de son roman du *Solitaire*, succéda à Philippe le Bon, dont il était le fils, et entra dans Bruxelles avec une grande pompe, le 14 juillet 1467. Il avait fait amener une quantité considérable de bons muids de vin de Bourgogne. Il fit dresser son échan-sonnerie sur la grande place où l'on donnait à boire du meilleur à tous les Bruxellois ; ce qui leur parut très galant, sans compter que je pissai ce jour-là douze cents bouteilles de vieux macon.

Le Téméraire fut tué devant Nancy en 1477. Sa fille Marie, âgée de vingt ans, lui succéda. Maximilien, archiduc d'Autriche, l'épousa à Gand la même année, et je fis partie de la dot, aussi bien que les Brabançons de toute classe.

Les trois Pucelles jetaient toujours de l'eau par les mamelles ; on les obligea à ce mariage de fournir du vin. Mais un matelot ayant eu l'impudence de teter ces pauvres vierges, on décida qu'à l'avenir elles ne donneraient plus que de l'eau, les jours de fête comme les jours ordinaires. Des caquets qui se répandirent alors, portèrent atteinte à la pudeur de ces trois filles. On les accusa parmi le peuple de jouir d'une réputation usurpée. On prétendit même qu'elles avaient fait chacune un petit enfant. C'est pourquoi on leur

mit des marmots, que l'une portait sur l'épaule, l'autre au bras, la troisième au sein que le matelot avait tété. On transporta ensuite les trois Pucelles au marché aux Tripes, près de l'église de Saint-Nicolas ; je vis ce rapprochement avec plaisir ; car le bon Nicolas est un des patrons de la jeunesse dans les amours.

Le matelot qui avait insulté l'une des Pucelles, mourut ivre le même jour, au coin de la rue des Pierres et du marché au Charbon. Comme ses parents étaient riches, ils firent faire à cette même place une fontaine expiatoire, connue sous le nom du *Régorgneur*. C'est un homme qui jette l'eau par la bouche. La figure, telle qu'on la voit actuellement, est du sculpteur Janssens.

Je n'ai point parlé de nos libertés, parce que je suis un peu las de politique. Je ne puis cependant m'empêcher de rappeler que nos premiers ducs furent obligés de nous traiter en hommes libres, tandis qu'on traitait en esclaves les autres peuples de l'Europe. Notre charte constitutionnelle se nommait *la joyeuse entrée* ; parce que nos ducs, en faisant leur entrée solennelle à Bruxelles, juraient de ne régner sur nous que par cette grande charte. La maison de Bourgogne augmenta encore nos privilèges ; et nous devons surtout bénir la mémoire de Philippe le Bon et de Marie sa petite fille.

Le duc ne pouvait lever aucun impôt sans le consentement des états du pays ; ces états se composaient du peuple, de la noblesse et du clergé. On sentait si bien les avantages de notre constitution, que les femmes des provinces voisines venaient accoucher sur les terres de Brabant, afin que leurs enfants naquissent Brabançons, c'est-à-dire libres.

Je citerai le dernier article de notre charte : « Si, par force, ruse ou autrement, le duc veut porter atteinte à leurs

libertés, ceux de Brabant, après avoir duement et civilement protesté, sont absous du serment de fidélité, et peuvent librement faire ce que bon leur semblera. »

Je dirai peu de choses de Charles-Quint, il aimait les petits hommes, je lui plus. Il me donna un habit, me fit quelques rentes, et me traita assez bien. Je ne l'aimai pourtant guères ; car il était un peu tyran et très dissimulé ; ce qui ne convient point à un homme comme moi, qui ne puis rien cacher.

Un village voisin de Bruxelles a volé une aventure de Charles-Quint qui appartient à la banlieue de Gand, voici le fait : Un soir que Charles s'était égaré à la chasse et qu'il revenait seul à Gand, après avoir longtemps cherché un guide, il aperçut une lumière et s'y dirigea ; il faisait un temps effroyable, le ciel était noir, la pluie tombait par torrents ; le cheval de l'empereur s'enfonçait à chaque pas dans des fondrières. Charles entra dans la cabane, et donna une pièce d'or au paysan, qui prit sa lanterne et se mit à marcher devant lui. Au bout d'un quart d'heure, le paysan eut envie de pisser, c'est une envie qui vient à tout le monde : il pria l'empereur de tenir la lanterne, pissa à son aise, et s'accompagna même d'un certain son peu décent.

Tu pètes ? lui dit le prince. – Oui, répondit le paysan, un bon roussin pète quand il pisse. En même temps il reprit sa lanterne et ne quitta Charles qu'aux portes de Gand.

Le lendemain, l'empereur le fit venir au palais ; il le reçut dans toute sa magnificence. Le pauvre manant, reconnaissant le monarque, et se rappelant qu'il avait pété devant lui, se jeta à ses genoux, mourant de peur. Mais Charles se mit à rire, lui fit donner un bel habit et l'exempta d'impôts pour le reste de sa vie.

Ceux qui prétendent que l'aventure a eu lieu auprès de Bruxelles, content que l'empereur se nomma, et que le paysan, sans être intimidé de la majesté du monarque, lui dit : Charles, tenez un peu ma lanterne, car j'ai besoin de pisser. J'aimerais mieux cette fierté naïve d'un homme libre, mais j'ai conté le trait comme il a eu lieu, et il faut le prendre ou le laisser.

CHAPITRE IX.

De l'ordre de la Toison-d'Or. – L'inquisition en Brabant.

On reconstruisit en pierres de taille, en 1518, la maison du roi, dite *Broodt-Huys*, sur la grande place, vis-à-vis l'hôtel de ville. En 1626, l'infante Isabelle en fit décorer la façade d'une belle image de Notre Dame de Wavre, à l'intercession de laquelle on dut la fin des guerres civiles comme en d'autres temps on lui dut la cessation de diverses pestes cruelles, et beaucoup d'autres miracles.

Ce propos me remet en mémoire que je n'ai pas parlé de Notre Dame de Hal. Mais nous sommes dans un pays de merveilles, et je ne finirais pas si je contaïs tous les prodiges qui accompagnent la chronique de ma bonne ville. Il est si facile à un historien de s'écarter. C'est un plaisir de conter quand on n'a rien de mieux à faire, et les digressions ne me coûteraient pas plus qu'à un autre.

Ainsi, quand j'ai parlé de Philippe le Bon, j'aurais pu vous dire l'origine de l'ordre de la Toison d'or. J'aurais conté que Philippe avait une maîtresse fort jolie quoiqu'elle fût rousse, et qu'il aimait tendrement. Les rousses, comme a dit un grand homme, sont de la plus belle couleur, car c'est la couleur de l'or et du soleil ; elles sont généralement très blanches, et, sans plus de discussions, la maîtresse de Philippe était parfaite. J'aurais dit ensuite que cette belle, s'étant peignée secrètement, avait laissé sur sa table de toilette un petit flocon de poils roux mêlés ensemble et extrêmement frisés. Le bon duc prit ce flocon, le baisa amoureu-

sement. Ses courtisans se mirent à rire, mais il leur dit qu'il allait en faire un ordre de chevalerie dont il excluerait les rieurs.

J'aurais ajouté qu'il fonda en effet l'ordre de la Toison d'Or qui est maintenant recherché par les plus grands princes ; mais en donnant ces détails, j'aurais abusé de la bonté du lecteur, car ce fait ne me regarde point ; ce n'est pas à Bruxelles, mais à Bruges que la fondation a eu lieu ; on ne m'en a point accordé la décoration, quoique je n'en sois pas plus indigne que beaucoup d'autres ; et enfin je n'aime pas à parler de ces hochets de la vanité qui ont, comme celui-ci, une origine scandaleuse.

L'ordre de la jarretière, en Angleterre, est dû à la galanterie d'un prince qui ramassa dans un bal la jarretière de sa maîtresse, la belle comtesse de Salisbury ; il est beau d'être galant, mais décorer un brave homme d'une jarretière à propos d'une aventure d'amour ! Assurément si on mettait à mes pieds la Jarretière ou la Toison d'or, je pisserais dessus.

Mais revenons à notre histoire. Je ne veux pas oublier l'année 1553, célèbre par le nombre de têtes couronnées qui se trouvèrent réunies à Bruxelles, et qui dînèrent ensemble assis sous un même arbre à Groenendaël, dans la forêt de Soignes. C'était l'empereur Charles-Quint ; Philippe, son fils, roi de Naples ; Éléonore d'Autriche, reine de France, veuve de François I^{er} ; Marie, reine douairière de Hongrie, sœur de Charles-Quint, gouvernante des Pays-Bas ; Maximilien, archiduc d'Autriche et roi de Bohême ; Marie d'Autriche, épouse de Maximilien et fille de Charles-Quint ; enfin, Muley-Hassem, roi de Tunis. Que sont aujourd'hui tous ces gens-là, qui alors étaient si fiers ?

On sait que la célèbre abdication de Charles-Quint eut lieu à Bruxelles en 1556. En 1558, Philippe II son fils, qui lui succédait, fit faire ses obsèques à Sainte-Gudule.

Après qu'il eut quitté Bruxelles pour se rendre en Espagne, il laissa le gouvernement des Pays-Bas à sa sœur Marguerite, duchesse de Parme. Le fameux Granvelle, alors évêque d'Arras et depuis cardinal, était son premier ministre. Elle s'empessa, de concert avec ce benin prêtre, à nous faire jouir des bienfaits de la sainte inquisition, que le doux Ferdinand V dit le Catholique, avait restaurée en Espagne. On extermina les Juifs et les infidèles ; on persécuta les consciences ; on fit couler des flots de sang ; on foula aux pieds, comme de juste, nos constitutions.

Des amateurs de souvenirs ont fait frapper une médaille qui porte la date 1566 : elle représente d'un côté la gouvernante Marguerite, de l'autre le Lion Belge enchaîné sous la presse de l'inquisition, serrée par la gouvernante elle-même, le cardinal de Granvelle et un soldat espagnol ; ils sont entourés d'un grand nombre de spectateurs qui pleurent les libertés du pays, et aux pieds desquels on voit les privilèges du Brabant jetés à terre. On a mis autour cette légende : *Quid premitis ! redeat si nobilis ira leonis.*

Un savant de l'académie de Bruxelles a traduit ainsi ces vers devant moi : « Vous le pressez ! malheur à vous si le Lion rentre dans sa généreuse colère ! » Cependant Marguerite était douce ; mais Granvelle était son ministre.

CHAPITRE X.

Le duc d'Albe. – Les Gueux. – Sédition de 1486. – Le Manneken à Anvers, et autres détails.

Ce fut bien pis en 1567. Don Ferdinand de Tolède, duc d'Albe, vint à Bruxelles, en qualité de capitaine-général des Pays-Bas, il avait avec lui une petite armée. Il fit pendre, décapiter, brûler les chefs des calvinistes. On frappa l'année suivante une médaille qui représentait divers supplices de réformés, et particulièrement quatre pendus, avec cette inscription sur le revers : « Les hérétiques ont brisé les temples ; il faut donc qu'ils soient tous pendus. » *Hæretici fraxerunt templa ; ergo omnes debent patibulari*. Quelle conclusion !

Le duc d'Albe fut si content de lui-même, qu'il se fit élever à Anvers, en 1571, un monument où il était représenté avec la mine menaçante. Le peuple et la noblesse du pays étaient à ses pieds dans une posture suppliante, ayant la besace et l'écuelle au cou. On renversa ce monument odieux en 1574, dès que le tyran ne fut plus là pour le protéger.

Ces écuelles au cou venaient de ce que les protestants avaient été par dérision surnommés ici les *gueux*, comme on les appelait en France les huguenots. Ils eurent le bon esprit de recevoir ce titre de gueux, d'en faire vanité ; ils portèrent même au pourpoint, en guise de croix d'honneur, une petite gamelle chargée de cette légende : *Vivent les gueux !* et ils allèrent leur train, saccageant les églises et abattant les saints de tous côtés.

Les cruautés du duc d'Albe n'arrêtèrent point les désordres ; ce n'est pas par la tyrannie que l'on peut nous soumettre, et nos révoltes se calmeraient si l'on n'y employait pas l'autorité qui irrite. Je me rappelle qu'il y eut en 1486 une grande querelle entre les bourgeois et les soldats, dans notre bonne ville. Le magistrat harangua doucement les citoyens, qui sentirent bien vite que des Bruxellois doivent être sages ; les soldats ne s'apaisaient point ; mais ils se contentaient de jurer avec grand bruit, lorsqu'ils rencontrèrent les foudres de vin du Rhin, dont la ville faisait présent à l'empereur Frédéric III. Leur colère tomba là-dessus tout entière ; le vin coula à grands flots ; tout le monde s'enivra, et personne ne pensa plus qu'au plaisir de boire en paix.

Il est vrai qu'autrefois nous buvions bien ; on publia en 1515 un décret qui permettait à chaque chanoine de Sainte-Gudule de boire par an dix tonneaux de vin du Rhin et trente tonneaux de bière sans payer les droits, à condition d'être soumis aux accises pour ce qu'ils boiraient de surplus.

Je m'écarte des sujets politiques ; j'ai déjà dit qu'ils m'intéressent peu. J'aimais mieux mon ami maître Jean Wielen Oomken, prince des docteurs à quatre oreilles, fou de la duchesse de Parme, qui eut en 1563 le prix de folie facétieuse, que le terrible duc d'Albe avec sa gravité, ses exécutions et sa noblesse ; pourquoi irais-je me tourner le sang sur des horreurs. Vous dirai-je que les supplices, les prisons trop pleines, la misère, amenèrent en 1578 une épidémie si formidable que Bruxelles perdit cette année-là vingt-sept mille de ses habitants.

Que m'importe qu'on ait brûlé une abbaye ou brisé une image ! je pleure la mort d'un homme que nous ne pouvons faire renaître, et non la perte d'une Notre Dame qu'un tour-

neur remplacera avec un morceau de bois et une livre de couleurs.

Je sais bien qu'en 1579 on profana les objets du culte ; c'était fort mal ; car chacun doit avoir sa liberté de conscience ; et les protestants n'auraient pas éprouvé tant d'opposition à s'établir, si au lieu d'être intolérants comme les catholiques, ils s'étaient montrés au-dessus du fanatisme et du besoin de persécuter.

Il y eut beaucoup de désordres ; et les arts déplorent encore les dévastations de ces tristes années. Il y eut aussi des meurtres, comme dans tous les temps de troubles. Je dois dire pourtant que les crimes ne furent pas commis généralement par des Bruxellois. Ce n'est pas un sang féroce qui coule dans nos veines ; et citoyens d'une ville pacifique, nous aimons mieux voir couler l'half-en-half que le sang de nos ennemis. Aussi, en 1790, Vankrieking, pour avoir manqué de respect à un capucin qui portait dans les rues Notre Dame de Laeken, fut pendu à un réverbère, décapité ensuite par des hommes atroces qui promenèrent sa tête dans Bruxelles. Mais nous désavouons avec horreur ces brigands-assassins, que sans doute une terre étrangère avait vomis parmi nous.

L'exercice de la religion catholique, qui malheureusement avait fait tuer aussi beaucoup de gens de bien, fut donc interrompu à Bruxelles, pendant quatre années. Le prince de Parme vint doucement en 1584 assiéger cette ville. On dit qu'il eut peur, et que d'abord il recula. C'est ce que je ne puis affirmer précisément. Je venais d'être volé et transporté à Anvers, où l'on voulait m'installer sur la place Verte, vis-à-vis du puits de Quentin-Matsis. Mais le bourreau qui tient une main coupée au-dessus du puits m'épouvanta, et je me

trouvais dans la plus déplorable disposition d'esprit, quand une petite troupe de Bruxellois qui passèrent me ramenèrent généreusement à Bruxelles. Je la trouvai soumise au prince de Parme, et toutes les choses remises à peu près sur l'ancien pied. Ce qui me charma le plus, fut de me revoir au sein de mes bons compatriotes. J'appris que la famine et les excès des soldats qui gardaient la ville avaient opéré cette nouvelle révolution. On reprit les processions des saintes hosties miraculeuses, cachées six ans dans une poutre et retrouvées comme c'est l'usage.

CHAPITRE XI.

Quesnoy bronze le Manneken. – Premières gazettes. – Un mot sur les hosties miraculeuses. – Bombardement de 1695.

Nous avons pour gouverneur général en 1598, son éminence monseigneur le cardinal archiduc Albert ; on résolut de le marier avec l'infante Isabelle, fille de Philippe II. Le cardinal déposa donc son chapeau rouge sur l'autel de Notre Dame de Hal, et se maria, moyennant dispenses du pape. Nous gardons proprement empaillé le cheval sur lequel l'Infante fit son entrée dans Bruxelles à côté de l'auguste défroqué son époux.

Elle alla visiter quelque temps après la grande Sainte Alène à Forêt, et fit à pied un pèlerinage à Notre Dame de Laeken ; son mari de son côté fit bâtir des couvents, enrichit Notre Dame de Wavre et fonda des églises ; il est vrai que Notre Dame de Wavre avait bien soulagé Bruxelles par son intercession, quoiqu'elle n'ait pu empêcher les gueux de brûler sa châsse.

L'année 1648 est mémorable dans mon histoire particulière, c'est en cette année-là que le fameux Quesnoy m'habilla de bronze, comme je suis encore. On me donna décidément le titre que je mérite si bien du *plus ancien bourgeois de Bruxelles*, et on me fêta d'un nouvel habit à la mode.

Il y avait à Anvers, depuis l'an 1610, une gazette publique comme on en avait déjà en Italie ; car une gazette est un objet curieux de nécessité indispensable à un peuple qui se civilise. Un médecin de Paris s'avisa d'en établir une en

France en 1631 ; mais, comme on vient de voir, nous l'avions devancé. C'était mon ami Verhoeven, imprimeur à Anvers, qui faisait la gazette flamande. La première qui parut à Bruxelles, en 1651, était en français, et comme nous avons toujours senti un peu notre dignité d'hommes libres, quand les Français vinrent à Bruxelles avec le maréchal de Saxe, ils eurent bien soin de supprimer notre gazette, parce qu'elle était plus indépendante que les leurs, et que des gens qui ont les yeux faibles n'aiment pas à regarder la lumière.

C'était cependant le siècle de Voltaire, mais les éteignoirs d'alors n'étaient guères plus philosophes que ceux d'aujourd'hui.

On célébra en 1670, le jubilé de trois cents ans des saintes hosties. Il y en avait une qui restait à peu près entière, les deux autres, malgré leur puissance miraculeuse, avaient disparu, consumées par le temps ; on les remplaça par deux belles hosties neuves, selon l'avis de la faculté de théologie de Louvain, et au jubilé suivant on remplaça la troisième : ce qui ne fait rien à la chose.

La ville de Bruxelles fut bombardée, en 1695, par le duc de Villeroy, attendu que le roi d'Angleterre assiégeait Namur. Quatre mille maisons furent détruites, j'eus une peur épouvantable ; voyez la politique ! Parce qu'un roi d'une île brumeuse assiège une ville que je ne connais point, un fou s'en vient avec des bombes mettre à la besace quarante mille citoyens innocents ; c'est comme si l'empereur d'Autriche allait brûler Paris, parce que le roi de Prusse assiègerait Metz. Il y eut à la suite de ce bombardement déplorable, des choses qui me firent peine. Je ne parle pas de ceux qui pillèrent les maisons en flammes ; j'aime à croire qu'ils n'étaient pas nos compatriotes. Mais quand les habi-

tants de quatre mille maisons anéanties cherchèrent à se loger, comme il n'y avait pas place pour tout le monde dans les appartements qui restaient, des propriétaires avarés voulurent doubler et tripler le prix de leurs loyers. C'était profiter de la nécessité avec scandale. Le duc Maximilien Emmanuel porta un édit qui défendait d'exiger des loyers plus forts que pendant les trois années qui avaient précédé nos malheurs.

J'aime ce duc Maximilien. Outre qu'il me donna un bel habit en 1698, et qu'il me décora du cordon de son ordre, il s'occupait du peuple. Il obligea ses états de Bavière à venir à notre secours, et les villes belges d'ailleurs le secondèrent si bien, qu'en quatre ans on répara du moins à l'extérieur les ravages que M. de Villeroy avait faits en un jour et demi.

Je jure bien que si jamais je suis roi, je ne ferai pas la guerre.

CHAPITRE XII.

Encore la procession de l'Oméganck. – Le Manneken volé plusieurs fois. – Variétés. – Conclusion.

La même année où le duc Maximilien, vainqueur de l'oiseau des arquebusiers, et proclamé roi de leur serment, nous avait donné à Saint Christophe et à moi de beaux habits bleus, on fit à l'occasion de la paix de Riswyck la fameuse cavalcade de l'Oméganck. On y promena, comme aux processions du jubilé ou de la kermesse, le Saint Sacrement des Miracles, Notre Dame de Laeken, les autres images de la Vierge, l'Amour sur un lion de carton, Apollon dans son char, Saint Christophe avec sa perche, Vulcain dans sa forge, Samson armé de la mâchoire d'âne, les neuf Muses sur le Parnasse, Sainte Gudule avec sa lanterne et derrière elle le diable avec son soufflet, Vénus sur un traîneau en coquille, beaucoup d'autres preux personnages, et enfin la famille de l'Oméganck, composée du grand-père, de la grand-mère et du petit-fils, tous trois hauts de vingt pieds et habillés à la hollandaise. C'était bien joli ; tout cela défila devant moi, et j'étais en grande tenue. Vous voyez que je passe sur les grands événements, que je néglige la politique des cabinets pour les bagatelles de la porte, et que j'aime mieux les fêtes que les combats. Je suis fait ainsi. J'ai plus de joie aux conversations de deux amants qui se donnent rendez-vous sous mon filet d'eau, qu'aux plus beaux discours de la chaire, de la tribune ou du barreau. J'appris pourtant avec plaisir en 1700 qu'on bâtissait un théâtre dans ma bonne ville, parce que j'aime ce qui peut amuser utilement mes

concitoyens. Je vis aussi avec contentement en 1705, les rues éclairées par les réverbères ; au moins, me dis-je, si l'on vient m'enlever d'ici je verrai l'ennemi et je pourrai me mettre en mesure.

Je fus visité, dans le dix-huitième siècle, par beaucoup de souverains, parmi lesquels je me souviens que je remarquai le czar Pierre-le-Grand, qui me dit avec gracieuseté : « il faut bien que je vienne voir le Manneken-Pis, puisqu'il ne va voir personne. »

On plaça en 1725, la statue de Saint Jean Népomucène sur le pont de la porte de Laeken ; je n'ai fait cas de cette grande figure, que depuis qu'elle tient une lanterne ; mon avis est que dans ce monde il faut être bon à quelque chose.

Le palais de la cour fut brûlé en 1731, il y eut de grands dégâts : je pleurai presque quand j'appris que le feu avait consumé un tableau qui représentait mon ami Jean de Nivelle, car j'ai eu l'avantage de connaître ce brave homme.

La grande Marie-Thérèse commença de régner sur nous en 1744, que son nom soit béni ! elle a fait beaucoup de bien et empêché beaucoup de mal.

La bataille de Fontenoy et les guerres qui la causèrent, troublèrent un peu notre repos ; les Anglais m'emportèrent dans un fourgon en 1746, je fus repris à Grammont par quelques dignes Belges qui eurent pitié de ma misère. Les Grammontois me déposèrent honorablement sur leur grande place, et quand je revins ici, ils firent faire un manneken absolument comme moi, en mémoire de mon séjour parmi eux ; ce manneken, mon sosie, pisse à Grammont comme je fais à Bruxelles.

Il faut bien que les Anglais soient voleurs, car peu après, deux soldats de cette nation me prirent une seconde fois ; je m'en allais tristement sur la chaussée de Namur, et j'étais déjà à quelques portées de fusil de la porte de Bruxelles, quand un brave cabaretier courut après mes ravisseurs, m'ôta de leurs mains et me reporta à mon poste fidèle. Ce cabaret prit depuis mon image et mon nom pour enseigne.

Au mois de juin de l'an 1747, des Français de la garde de Louis XV me dérobèrent à leur tour, mais le métier de brigands va mal à ces gens-là, je les embarrassai bientôt, ils me laissèrent près de Notre Dame de Bon-Secours, à la porte d'un cabaret qui, depuis, s'est pareillement orné de mon nom.

Quinze jours après, des grenadiers français m'insultèrent contre l'ordinaire de ces braves ; et le roi Louis XV, d'heureuse mémoire, pour me garantir désormais de l'outrage, me donna son uniforme avec la croix de Saint-Louis.

On voit que je n'oublie pas les honneurs que l'on m'a faits ; si je ne parle point des rentes qui m'ont été données par d'aimables dames et de bons bourgeois, c'est que je ne veux point offenser leur modestie généreuse. On peut voir du reste chez mon homme d'affaires, que j'ai une fortune honorable et au-dessus de mes besoins ; je ne sais même si certaines sommes qu'on me lègue ne conviendraient pas mieux à des malheureux qui meurent de faim.

J'ai vu les Français dans les beaux jours de leurs victoires ; Napoléon a même daigné me sourire ; je lui pardonne, à cause de ses malheurs, l'oubli qu'il a fait de moi dans ses promotions.

À quoi bon vous dire le reste de mon histoire ? tant de choses se sont passées sous mes yeux depuis soixante ans, que je m'y perds ; la ville s'est embellie avec rapidité, de somptueux édifices ont été fondés de toutes parts, les mœurs se polissent ; je demanderais seulement qu'on ouvrit devant moi une petite place publique, car je ne puis me dissimuler que je n'occupe qu'un carrefour.

Je demanderais encore qu'on relevât au marché aux Tripes, ou au marché au Bois, la fontaine des trois Pucelles, et enfin que mon valet de chambre ôtât les trois pierres de cailloux qui me grattent le derrière.

J'ai porté le premier, en 1789, la cocarde de Brabant, je suis bon patriote, je sors d'une famille bien ancienne, je suis décoré de plusieurs croix, je voudrais qu'on me fît des armoiries et qu'on plaçât mon écusson au-dessus de ma tête.

Je fus volé il y a quatre ans et retrouvé sur les remparts, car un bon destin me protège. Je remercie mes compatriotes de l'intérêt qu'ils m'ont toujours montré, je demande la grâce de mon voleur, s'il expie toujours sa faute.

Mon voisin de vis-à-vis m'a pris encore pour enseigne à l'occasion de ma dernière aventure, avec cette inscription : « Au Manneken-Pis retrouvé à la satisfaction générale des concitoyens. » Je le prie de me faire peindre un peu plus ressemblant, puisque je suis en face et qu'on peut comparer ; d'ailleurs, je n'aime pas à me voir enlaidi. Je le prie encore de prendre une devise un peu moins naïve ; par exemple j'aimerais assez qu'on m'appelât *l'immobile*, car je crois l'être.

J'ai vu Bruxelles depuis sa naissance ; le caractère de mes compatriotes ne s'est jamais trop démenti. Braves, hos-

pitaliers, généreux, attachés à leurs affections, simples dans leurs mœurs, libres, tels j'ai connu les Bruxellois ; je leur ferai pourtant un petit reproche, c'est qu'il n'est pas toujours facile de les rendre contents ; j'ai vu bien des règnes, jamais d'aussi doux que celui-ci.

Réjouissez-vous, restez comme vous êtes. Mes bons petits Belges, je vous demande bien pardon de vous assurer que vous êtes très heureux. Le czar Pierre me disait : Ah ! si mes cosaques de la Sibérie vivaient à Bruxelles, ils ne demanderaient pas d'autre paradis.

Une autre preuve que nous sommes fort bien, c'est que tout le monde vient à Bruxelles et que personne ne nous quitte sans regrets.

Soyons libres et calmes, lisons les bons livres, cherchons à nous instruire, allons aux spectacles, soyons galants avec les dames, jouissons de notre félicité, songeons qu'il n'y a pas de peuple plus heureux que nous, et souhaitons qu'il n'y en ait pas qui nous vaille.

FIN.

APPENDICES.

APPENDICE AU CHAPITRE I.

Le Manneken-Pis.

J'ai passé ma vie à voyager ; et il y a soixante-douze ans que je suis de ce monde. Je vis maintenant assez retiré. Pourvu qu'on me passe certaines habitudes que je me suis faites, comme d'aller tous les soirs au spectacle, tous les matins au parc et quelquefois à l'Allée-Verte, quand la saison le permet, de dîner tous les jours en ville, et de manger à l'estaminet la fine tartine, arrosée de quelques pots de bière, je suis un véritable solitaire. J'ai pour tout domestique une femme de ménage qui est aussi ma gazette du matin. C'est par elle que j'apprends les historiettes du quartier et les nouvelles de la ville.

J'ai beaucoup observé ; je reconnais avec plaisir, en étudiant les hommes, que la génération présente vaut mieux que les générations passées ; et j'en conviens avec franchise, quoique je sois d'un autre siècle. J'ai vu tous les pays de l'Europe qui méritent quelque attention. J'ai entendu beaucoup de contes et fait divers métiers ; j'ai eu l'avantage d'être abbé et l'honneur d'être soldat. Je portais même assez bien l'habit de hussard et je passais pour une mauvaise tête. Mon esprit est trop accoutumé à l'activité pour rester en repos ; je veux aussi me mêler d'écrire.

J'ai vécu deux années en Espagne, où j'ai pensé rester plus longtemps, car je fus traduit trois fois devant l'inquisition. On m'accusait d'avoir osé lire le *Contrat social* sur les terres du saint-office. Je sortis de ce pays de bénédiction aussitôt que les archers de la sainte Hermandad m'en eurent intimé l'ordre. Je me rendis à Berlin, d'où je fus chas-

sé, parce qu'en me voyant dessiner les édifices, on me prit pour un agent secret. J'ai vu la débâcle de la Néwa ; j'ai parcouru la Russie ; et je me suis fait renvoyer d'Archangel, n'ayant pas voulu convenir que Saint Michel était venu par mer, sur une meule de moulin, fonder cette ville.

Dans d'autres temps, je me fis chasser de Londres, pour avoir eu l'impiété de jouer de la flûte le dimanche ; et je fus éconduit de Lisbonne, parce que je prétendis qu'il était ridicule de donner, au dix-huitième siècle, saint Antoine de Padoue pour général aux armées portugaises.

Je me trouvais dans un petit état de l'Allemagne, lorsqu'un prince souverain, qui aggravait toutes les peines, ajouta *cinq ans de plus* à la sentence d'un de ses sujets condamné aux galères perpétuelles. Je dis tout haut que cette manière de rendre la justice était un peu sévère, et on me pria d'aller plus loin.

Je quittai Vienne, après que je me fus permis de trouver ridicules certains actes de la censure. Il est vrai que j'avais eu l'audace de traiter d'ignorant le censeur, qui avait empêché l'introduction en Allemagne de la *Cuisinière bourgeoise*, à cause du chapitre sur la manière d'apprêter les carpes au gras.

Je disais à un Napolitain que le sang de Saint Janvier n'était qu'une cire d'Espagne, que la chaleur d'une petite lampe cachée rendait fluide dans l'occasion, lorsqu'on m'invita à vider le pays. Je fus expulsé de Rome, parce que j'avais eu l'imprudence de demander à un barbier du pape si le code des taxes était encore en vigueur, et s'il était permis comme autrefois à un mari de battre sa femme à satiété, moyennant la somme de trois livres quatre sous. Et dernièrement en France, ayant osé dire dans un café quelques

mots sur la guerre d'Espagne, on me prévint que l'air du pays ne me convenait plus et qu'il en fallait partir.

Je reviens donc dans ma bonne ville de Bruxelles où je suis né et où je veux mourir, s'il plaît à Dieu. J'ai salué le sol de la liberté ; je respire sous des lois équitables ; je ne voyagerai plus.

Je veux avant tout rendre mes devoirs au plus ancien bourgeois de Bruxelles, à mon bon ami le *Manneken-Pis*. J'ai toujours été curieux des monuments singuliers. Je visitais à Rome Pasquin et Marforio ; j'aime beaucoup au Capitole le petit Jésus de marbre, que l'on nomme le *Bambino* et qui remplace Jupiter Tonnant. Mais le Manneken-Pis m'est plus cher encore, et je veux consacrer quelques instants à rechercher son origine. C'est du nom flamand de ce petit homme qu'est venu sans doute le mot français *mannequin*, dont l'usage peut s'étendre assez loin.

Comme il y a très longtemps que ce petit homme pisse à la même place, on a fait sur lui beaucoup de contes, parmi lesquels il serait intéressant de débrouiller la vérité. Cette fontaine est si justement célèbre dans toute l'Europe¹, que

¹ On vient de rendre au Manneken-Pis un nouvel hommage, qui atteste encore sa célébrité dans toute l'Europe. MM. Dissey et Pivier, parfumeurs-distillateurs, rue Saint-Martin, n° 111 et 113, à Paris, de concert avec M. Dupont, parfumeur, à Bruxelles, montagne de la Cour, viennent de composer, sous le nom de Manneken-Pis, une eau balsamique d'une odeur charmante pour la toilette, et d'une grande salubrité pour les spectacles et les bals. *L'eau du Manneken-Pis* ne peut manquer d'être bien reçue à Bruxelles.

l'on doit convenir avec moi qu'il est de la plus haute importance d'avoir enfin dans ce siècle de lumières, quelque chose de positif sur son compte. Si l'on en croit les opinions populaires, la fontaine a été élevée par un riche bourgeois de Bruxelles qui, ayant perdu son fils unique qu'il aimait beaucoup, le retrouva, au bout de cinq jours, au coin de la rue de l'Étuve, occupé à pisser comme il fait encore.

On prétend qu'il y a plusieurs siècles que l'aventure a eu lieu. Il est certain qu'elle est fort ancienne. Des savants conjecturant sur cette idée d'un enfant perdu et retrouvé, ont pensé que le Manneken-Pis n'était autre que l'enfant Jésus. Il est bien vrai que Jésus enfant se perdit à Jérusalem ; mais la manière dont ses parents le retrouvèrent n'a aucun rapport avec l'origine de notre fontaine. J'aime mieux croire avec des antiquaires sensés, que le plus ancien bourgeois de Bruxelles est un amour ; d'autant mieux qu'il y a dans l'anthologie grecque une épigramme sur l'Amour perdu, et dans Martial une autre sur l'Amour pissant.

On a peint et gravé aussi plusieurs fois, avec le titre de fontaines d'amour, des enfants dans l'action de pisser et des groupes de jeunes filles venant remplir leurs vases à cette source. On place ordinairement Saint Nicolas tout auprès, parce qu'une fille qui va boire à la fontaine de l'amour, demande un mari par la même occasion.

L'opinion que je soutiens ici est d'autant plus probable, que les Belges ont toujours révééré le Manneken-Pis ; et pour faire marcher selon l'usage les Grâces avec l'Amour, Bruxelles possédait, il n'y a pas encore longtemps, au marché aux Tripes, la *fontaine des Trois-Pucelles*. C'était un groupe de trois jeunes filles accroupies, nues comme le Manneken-Pis, et faisant la même fonction. Il ne faut pas

avoir une tête bien forte pour retrouver là les trois Grâces. Les peuples de la Belgique, avant qu'ils fussent chrétiens, rendaient un grand culte à Vénus, aux Grâces et à l'Amour. On ne doit pas être surpris de trouver encore des traces d'une religion si riante.

Il est fâcheux qu'une pudeur mal entendue nous ait ôté les trois Grâces, leur nudité n'étant pas plus choquante que celle du Manneken-Pis ; et l'amateur gémit, en voyant au bas de l'obélisque qui les remplace, un long bassin carré au lieu des trois vases, qu'elles alimentaient nuit et jour. Les mêmes savants, qui faisaient du bourgeois de Bruxelles un enfant Jésus, ont dit-aussi que les trois Pucelles n'étaient autre chose que les trois vertus théologales ; ce qui n'est qu'une absurdité.

La statue du Manneken-Pis fut en pierre jusqu'à l'année 1648, que le célèbre sculpteur Du Quesnoy la coula en bronze. On l'a de tout temps habillée avec magnificence le jour de la kermesse de Bruxelles et le jour de la Fête-Dieu. Plusieurs souverains l'ont visitée et l'ont honorée de décorations. Louis XV, en 1747, lui donna la croix de Saint-Louis, pour réparer quelques outrages que lui avaient faits des grenadiers français. C'était une manière adroite de faire sa cour au peuple. De riches bourgeois et des princes se sont fait honneur de constituer diverses rentes au plus ancien bourgeois de Bruxelles, qui a un valet de chambre payé par lui et chargé de sa toilette.

Au reste, le Manneken-Pis s'est toujours montré sensible à l'attachement de ses compatriotes. Il a été volé plus d'une fois ; et, comme le Palladium des Troyens et la Minerve de l'Attique, il s'est toujours retrouvé heureusement, à la satisfaction générale. Réjouissons-nous de le posséder sain et

dispos ; car on cite une vieille prophétie qui promet que Bruxelles ne fera que croître et embellir, tant que ses habitants honoreront leur plus ancien concitoyen.

Tout démontre que le Manneken-Pis est un Cupidon. S'il n'a point d'armes, c'est qu'on ne veut ici que des dieux bien-faisants ; et si on lui a coupé les ailes, c'est pour montrer que les dames de ce pays ont su fixer l'amour.

Sur l'origine du Manneken-Pis.

Dans une grande procession où le clergé allait avec le Saint Sacrement et les bannières au-devant d'une armée de croisés qui revenait de la Palestine, un petit prince de Bruxelles, nommé Godefroi, âgé de cinq ans, conduit par son gouverneur, portant un cierge à la main, et marchant en tête de la procession, s'arrêta saisi d'une violente envie de pisser. Son gouverneur le plaça au coin de la rue de l'Étuve qu'on allait tourner. Le petit prince pissa tant que dura le passage de la procession, c'est-à-dire, presque une heure. On regarda ce prodige comme un châtiment de l'irrévérence qu'il avait eue de pisser en si sainte occasion, et on éleva en expiation la fontaine du Manneken-Pis.

On fait encore un autre conte. Une fée habitait au coin de la rue de l'Étuve. Un enfant vint pisser à sa porte. Elle le condamna à faire la même fonction à perpétuité dans la même place. Un saint homme éluda la méchanceté de la fée, en mettant à la place de l'enfant une statue qui n'a cessé de pisser de l'eau claire jusqu'aujourd'hui. Tout cela concourt à démontrer la célébrité du plus ancien bourgeois de Bruxelles. On sait que dans la ville de Grammont les curieux peuvent admirer aussi une fontaine copiée sur notre Manneken-Pis.

Particularités sur le Manneken-Pis.

On dit que le Manneken-Pis était un petit prince de quatre à cinq ans, qui pissa au coin de la rue de l'Étuve pendant la procession de la grande kermesse de Bruxelles.

Les Anglais, dans leurs guerres avec Louis XV, emportèrent le Manneken-Pis dans un fourgon. Les habitants de Grammont trouvèrent moyen de le reprendre en secret ; et quand les Anglais eurent quitté le pays, ils l'exposèrent sur la grande place de leur ville. Les Bruxellois redemandèrent leur petit compatriote, qui leur fut rendu. Mais les Grammontois, en mémoire du séjour qu'il avait fait chez eux, firent élever une fontaine comme la nôtre.

Au mois de juin 1747, les Français volèrent à leur tour le Manneken-Pis, qui les embarrassa bientôt et qu'ils laissèrent au coin de la rue de la Petite-Île, près Notre Dame de Bon-Secours. Le cabaret à la porte duquel on retrouva le petit bourgeois a pris depuis le nom du Manneken-Pis.

Lorsqu'on l'eut remis à son poste, quelques grenadiers français l'ayant insulté, Louis XV lui donna la croix de Saint-Louis, et un habit d'uniforme, qui imposa le respect aux troupes. Après l'expulsion des Autrichiens, le Manneken-Pis fut décoré de la cocarde de Brabant le 24 décembre 1789.

Il fut volé encore il y a quatre ans ; mais on le retrouva avec ce même bonheur qui nous l'a conservé jusqu'ici ; et le voleur fut condamné aux travaux forcés comme destructeur de monuments publics. C'est à cause de ce dernier événement qu'un cabaret vis-à-vis a pris pour enseigne : « Au Manneken-Pis retrouvé, à la satisfaction générale des concitoyens. »

La statue du Manneken-Pis fut, à ce qu'on croit, d'abord en fer, puis en pierre, enfin en bronze. Il a sept habits de grande tenue et un valet de chambre, à qui il donne, dit-on, deux cents florins par an. Ses revenus sont assez considérables et constitués sur des biens-fonds. Une dame vient de lui donner encore le capital d'une rente de 52 florins. C'est M. Stass, avocat, qui est l'homme d'affaires du Manneken-Pis.

Le Roi d'Yvetot.

En l'année 534, le jour du vendredi saint, le roi Clotaire ayant tué, dans l'église de Soissons, Gautier, seigneur d'Yvetot², se conforma aux usages d'alors, en affranchissant cette terre de sa domination et de celle des rois ses successeurs, et en érigeant la terre d'Yvetot en royaume.

Voilà ce qu'on lit dans la plupart de nos historiens, et comme le roi d'Yvetot faisait peu de bruit dans le monde, que l'on ne connaît guères les constitutions de ce royaume, et que l'on ne sait pas quand le gouvernement royal a pu s'y éteindre, il y a eu sur cela de grandes disputes entre les savants.

Tout ce qu'on a pu en recueillir, c'est que le royaume d'Yvetot a probablement subsisté sans fracas jusqu'aux croisades, ou du moins jusqu'aux invasions des Normands. Quoi qu'il en soit, depuis des temps éloignés, jusqu'à la fin du dernier siècle, les seigneurs d'Yvetot portèrent le titre de prince.

² Yvetot est maintenant un gros bourg dans le pays de Caux, à deux lieues de Caudebec, et à sept de Rouen.

On dit encore que la cour du roi d'Yvetot était composée d'un évêque, qui était aussi le curé de la paroisse et le doyen des trois chanoines de la capitale, d'une espèce de valet de pied, qui faisait, en cas de besoin, le rôle de héraut d'armes et celui d'ambassadeur ; de deux pairs ou juges, qui composaient le conseil de sa majesté ; d'un jardinier, d'un palefrenier et de quelques autres serviteurs qui remplissaient différents personnages.

Le roi d'Yvetot était lui-même ministre des finances et de la justice dans ses états ; les frontières de son manoir étaient gardées par six chiens de taille ; il avait deux gardes du corps qui cultivaient ses vignes, les jours ordinaires, et qui étaient à leur poste dans les solennités et dans les représentations.

Les quatre plus belles filles des serfs d'Yvetot étaient femmes de chambre et dames d'honneur de la reine. L'arsenal du roi et la garde-robe de leurs majestés n'occupaient qu'une petite pièce, mais tout y était bien entretenu.

Le royaume d'Yvetot ne dépendait de personne, le roi vivait en paix avec ses voisins, qu'il ne prétendait pas effrayer, et malgré sa couronne, ses titres et ses gardes, il demeurerait neutre dans toutes les guerres qui se faisaient autour de lui, quoiqu'il pût mettre sur pied vingt-deux hommes de troupes réglées³.

³ Dictionnaire féodal au mot *Yvetot*.

Sainte-Gertrude.

Sainte Gertrude, vierge, première abbesse de Nivelles, en Brabant, morte en 659, était si belle qu'un jeune seigneur de la cour de Dagobert voulut l'épouser ; mais elle fit réponse qu'elle avait consacré sa virginité et son cœur à Jésus-Christ. Elle avait alors six ans.

Dix ans après sa mort, le feu ayant pris au monastère de Nivelles, Sainte Gertrude apparut au-dessus du réfectoire et éteignit l'incendie en y jetant un voile miraculeux, que l'on a conservé comme une relique des plus précieuses.

Le lit de cette sainte, que l'on gardait aussi dans l'église de son monastère ressuscita un enfant qui s'était noyé dans un puits.

Son corps est au moins double, puisqu'il était à Nivelles en Brabant, et à Cologne, outre plusieurs reliques détachées que l'on se vantait de posséder dans quatre ou cinq églises de Cologne et dans beaucoup d'autres lieux.

Sainte Gudule.

Sainte Gudule, que l'on appelle aussi Sainte Goule, naquit vers le milieu du septième siècle. Elle était fille de sainte Amalberge, sœur de sainte Renilde et de sainte Pharaïlde, cousine de sainte Gertrude, de sainte Valdetrude et de sainte Aldégonde ; de plus, elle était parente de Pépin d'Héristal, aïeul des rois de France de la seconde race.

Elle fut élevée très-jeune dans le monastère de Nivelles dont sainte Gertrude était supérieure. Après la mort de cette sainte, elle rentra dans la maison de son père le comte Witger, mais elle y mena la vie la plus retirée. Elle pratiqua

les austérités des anachorètes les plus robustes et se priva des choses nécessaires aux usages habituels de la vie. Sa promenade ordinaire était un pèlerinage à une demi-lieue de la maison de son père, où elle passait l'après-midi et quelquefois toute la nuit en oraisons.

On rapporte que le diable, qui se plaisait à lui faire des niches, ayant éteint sa bougie une nuit qu'elle allait à matines, à Saint Sauveur de Morzelle, elle la ralluma par ses prières : c'est ce trait qu'on a représenté dans un tableau placé dans l'église cathédrale. Le diable éteint la chandelle de la sainte avec un soufflet.

Elle se sauva des poursuites d'un jeune homme en se réfugiant dans une colonne qui s'ouvrit tout à coup pour la recevoir.

Sainte Gudule, après avoir répandu de grands bienfaits sur les pauvres et avoir obtenu de nombreux miracles en leur faveur, mourut vers l'an 712. Lorsqu'on fit son convoi, un arbre poussa des feuilles et des fleurs, quoiqu'on ne fût qu'aux premiers jours de janvier, et quand on eut porté le corps de la sainte dans l'église de Morzelle, cet arbre s'arracha de lui-même et vint se planter devant la porte du lieu saint où il fut longtemps révééré.

Charlemagne avait une grande vénération pour la mémoire de Sainte Gudule et il orna son tombeau de riches présents. Il s'y faisait des miracles qui attiraient beaucoup de pèlerins.

Dans la suite on transporta à Bruxelles le corps de Sainte Gudule qui se conservait toujours frais et vermeil. Le prince Charles, frères de Lothaire, roi de France, voulut voir ce beau corps. Aussitôt qu'on eut ouvert la châsse, il en sor-

tit une fumée si épaisse, qu'on fut obligé de la refermer sans avoir rien vu, mais le miracle de la fumée ne laissait aucun doute de la puissance de Sainte Gudule⁴.

Quoique le corps de Sainte Gudule fût en entier dans l'église qui porte son nom à Bruxelles, la ville d'Augsbourg se vantait de posséder les cuisses et certaines parties de cette sainte.

La fête principale est fixée au 8 janvier, jour de sa mort, mais on célèbre en outre la translation de ses reliques le 6 juillet et le 14 septembre. La ville de Bruxelles l'a choisie pour patronne.

⁴ Extrait du P. Giry, de Ribadeneira, de Baillet, etc.

APPENDICE AU CHAPITRE V.

Saint Guy ou Guidon.

Saint Guidon, communément appelé *le pauvre d'Anderlecht*, naquit dans un village voisin de Bruxelles. Ses parents étaient fort pauvres ; mais Guidon aimait la bassesse de son état, dont la foi lui découvrait tous les avantages.

Un jour qu'il priait dans l'église de Notre-Dame de Laeken, le curé admirant sa piété, son recueillement, le retint auprès de lui, et après l'avoir interrogé il en fit son bedeau. Guidon s'acquitta de sa charge avec humilité et ferveur ; mais Dieu pour l'éprouver encore plus lui envoya une tentation.

Un marchand de Bruxelles conseilla à Guidon de faire un petit commerce et de s'associer avec lui. Le saint espérant par là se procurer les moyens de secourir les pauvres plus abondamment, accepta volontiers cette proposition ; mais le vaisseau qui portait la cargaison à laquelle il avait part, fit naufrage en rentrant dans le port, et Guidon qui avait quitté sa place se trouva sans aucune ressource. Il adora la providence qui le punissait ainsi de s'être éloigné du chemin qu'il s'était d'abord tracé.

Comme ses vertus lui attiraient fréquemment des louanges, il résolut, pour éviter l'orgueil, de chercher une retraite éloignée. Il fit le pèlerinage de Rome et de Jérusalem, et visita tous les lieux de dévotion qui avaient le plus de célébrité dans le monde. Étant de retour à Rome, il y trouva le doyen de l'église d'Anderlecht, petit village situé à une lieue

de Bruxelles. Ce doyen se disposait à visiter la Terre-Sainte ; Guidon lui offrit de recommencer son pèlerinage, et servit de guide au doyen et à ses compagnons. Ceux-ci furent tous emportés par la peste au moment de quitter la Palestine. Guidon les enterra et revint seul dans sa patrie. Il fut visiter, en arrivant, le sous-doyen d'Anderlecht, qui ne lui permit pas de retourner à Laeken et voulut le loger dans sa maison. Ce fut là que le Saint vécut pieusement et mourut le 12 septembre 1012. On bâtit dans la suite une église près de son tombeau qui était devenu célèbre par des miracles.

APPENDICE AU CHAPITRE VI.

La forêt de Soignes.

Dans le bon temps, le bois ou plutôt la forêt de Soignes était les rendez-vous des amants comme l'est aujourd'hui le *Parc*, qui en faisait jadis partie. Voici une anecdote chevaleresque mise en vers par un poète du pays (M. F. De R-g.), et qui prouve ce qui avait besoin de démonstration, que *mutabile semper femina*.

LA FORÊT DE SOIGNES,

ou le signe de la croix.

Romance.

— Tu dors encore ! la lumière
Va nous devancer au vallon ;
Suis mes pas, avant que mon père
Ne visite ce vieux donjon.
— Ah ! Monseigneur, je vous conjure,
Ne traversez pas le *grand bois*,
On dit qu'une horrible aventure
Doit marquer cette nuit obscure :
Faisons le signe de la croix.

Saintré, plus amoureux que sage,
Rit des avis de Lionnel,
Et bientôt, suivi de ce page,
Il s'éloigne du vieux castel.
Mais le page tout bas murmure,
Et près d'entrer dans le *grand bois*,
Du chevalier qui le rassure
Il saisit la riche ceinture

Et fait le signe de la croix.

Saintré, rempli d'impatience,
Craint de manquer le rendez-vous
Que la jeune comtesse Hermance
Lui promet malgré son jaloux.
Lionnel songe à la suivante,
Et quoiqu'au milieu du *grand bois*,
Enfin revenu d'épouvante,
De sa main naguère tremblante
Il ne dessine plus la croix.

Tout à coup (mes cheveux se dressent !)
On entend pousser un soupir,
Et sous des lutteurs qui se pressent
Le gazon a paru gémir.
En frissonnant le preux s'arrête ;
Sans doute que dans le *grand bois*
Pour quelque nouvelle conquête
Le démon célèbre une fête :
Faisons le signe de la croix.

Phœbé trahit par sa présence
Le secret que la nuit gardait,
Et Saintré voit... il voit qu'Hermance
Avec un page l'attendait.
Hélas ! pourras-tu bien le croire,
Pauvre chevalier du *grand bois* !
Certes la perfidie est noire,
Mais *motus* : sur pareille histoire,
Faisons le signe de la croix.

(F.)

APPENDICE AU CHAPITRE VII.

Histoire des Hosties Miraculeuses.

En l'année 1369, un Juif d'Enghien en Hainaut, nommé Jonathas, conçut le projet de tuer une seconde fois Notre Seigneur dans la sainte hostie. Il gagna un Juif de Bruxelles qui se nommait Jean de Louvain, et qui venait de se convertir au christianisme, lui promettant soixante moutons d'or, qui vaudraient aujourd'hui environ douze cents francs, s'il pouvait lui remettre quelques hosties consacrées. Celui-ci entra, la nuit du 4 octobre, dans la chapelle de Sainte Catherine, ouvrit le tabernacle, vola seize hosties et les porta à Jonathas, qui lui remit la somme convenue.

Il y avait dans le même temps, à Paris et dans d'autres villes, des Juifs pareillement nommés Jonathas, qui poignardaient des hosties consacrées, tout juste pour se faire mettre à mort dans d'atroces supplices.

Jonathas d'Enghien, qui croyait sans doute au mystère de la transubstantiation, et à la présence réelle, n'eut pas plutôt ses hosties, qu'il se mit à les apostropher d'injures, comme s'il eût parlé à Jésus-Christ même. Il rassembla ses amis pour blasphémer en chœur, et dit des choses abominables.

Ce crime ne resta pas impuni. Jonathas fut poignardé dans son jardin. Son fils vola tout l'argent qu'il trouva dans ses coffres et prit la fuite. Sa veuve effrayée porta les hosties aux Juifs de Bruxelles.

Ces bonnes gens s'assemblèrent à leur synagogue, près de l'endroit qu'on nomme encore à présent les *Escaliers des Juifs*. C'était le vendredi saint, 12 avril 1370. On mit les hosties sur une table. Les uns se contentèrent de blasphémer ; d'autres plus impies osèrent poignarder les hosties saintes qui jetèrent une si grande abondance de sang, qu'ils en furent tous trempés, comme dit Ydens.

Les Juifs épouvantés firent venir une Juive nommée Catherine, convertie depuis peu au christianisme, et la prièrent de porter ces hosties miraculeuses à leurs frères les Juifs de Cologne. Mais Catherine les remit au curé de la Chapelle ; et le lendemain tous les Juifs de Bruxelles furent en prison.

Leur procès fut bientôt fait. On les condamna à être promenés par la ville sur une charrette, tenaillés dans les carrefours et enfin brûlés vifs. Ceux qui n'avaient point trempé dans le déicide, furent bannis à perpétuité ; tous les biens de ces infortunés furent confisqués au profit de l'Église.

Il y eut ensuite, dans le clergé, de grandes disputes à qui posséderait les saintes hosties, qu'il fallut partager entre les chanoines de Sainte Gudule et le curé de la Chapelle à qui on les avait volées.

On institua une fête qui se célèbre tous les cent ans, avec la plus grande pompe, sous le nom de jubilé des *Saintes Hosties*.

Dans les guerres des calvinistes, ces hosties que les gueux cherchaient pour les brûler, furent cachées par une bonne femme dans un trou de plafond où elles restèrent six ans. On a fait bâtir, pour les mieux recevoir, dans l'église cathédrale de Saint-Michel et de Sainte-Gudule, la belle cha-

pelle du Saint Sacrement des Miracles, car on en compte beaucoup et de très merveilleux. Ces reliques précieuses sont encore exposées aujourd'hui à la vénération des fidèles ; et il est probable qu'en 1870 on les honorera du jubilé de cinq cents ans, avec la cavalcade de l'Oméganck et autres accessoires, s'il n'y a rien de changé alors dans les cérémonies du culte catholique à Bruxelles.

On voit dans la nef de l'église de Sainte-Gudule une suite de tableaux représentant dans le plus grand détail l'attentat et le supplice des Juifs.

APPENDICE AU CHAPITRE IX.

Notre Dame de Wavre

En l'an de grâce 1050, au bas du village de Wavre, à quatre lieues de Bruxelles, on entendit parmi les épines et buissons, une musique céleste très harmonieuse, accompagnées de beaux effets de lumière. Les pauvres gens y accoururent, il s'y fit des guérisons miraculeuses, et beaucoup de pécheurs endurcis se convertirent. On se douta bien que la Sainte Vierge était pour quelque chose dans ces miracles, et on résolut de lui bâtir une chapelle sur la montagne ; mais tout ce qu'on avait fait le jour se transportait pendant la nuit dans la vallée où s'entendait la musique céleste ; ce qui fit croire avec raison que la Sainte Vierge préférait ce lieu-là. On dit même que des anges chantèrent un cantique où ils s'expliquaient assez clairement là dessus.

La chapelle ne fut pas plutôt bâtie, qu'on trouva, sous un buisson d'épines, une belle châsse travaillée de la main des anges. Les moines d'Afflighem, qui venaient de fonder leur maison et qui n'étaient pas riches, avaient grand besoin de quelque peu d'aide ; ils s'arrangèrent de façon qu'on leur donna la châsse et la chapelle, autour de laquelle on leur érigea un cloître. Les miracles se firent dès lors avec tant d'abondance que les présents arrivèrent de toutes parts.

Ce qui redoubla encore la dévotion, c'est au douzième siècle, Geoffroi le Barbu joignit à la châsse une précieuse image de Notre Dame, un morceau du bois de la vraie croix, arrosé du sang de Notre Seigneur, un filet de cinq coudées de sa robe, sans couture, des cheveux de la Vierge, une par-

tie de la ceinture qu'elle portait lorsqu'elle était enceinte, sa paire de ciseaux et son aiguille d'ivoire.

Quoique la première châsse fût faite par les anges, les moines devinrent si riches que bientôt ils ne la trouvèrent pas assez belle, et en 1150, ils envoyèrent l'image de Notre Dame à Wavre à un orfèvre de Bruxelles, chargé de faire une châsse d'argent relevée d'or et diaprée de pierreries. Le *feu sacré*, sorte de maladie que le diable donnait en ce temps-là, ravageait alors Bruxelles, où beaucoup de bourgeois honnêtes mouraient cruellement. L'orfèvre, en homme bien avisé, eut l'idée de mettre la Notre Dame à sa porte, et comme tous ceux qui la touchaient s'en retournaient guéris, on la déposa dans l'église de Saint-Nicolas, où la foule vient si dévotement que la maladie du *feu sacré* disparut de la ville.

L'abbé d'Afflighem vient en procession, comme on le pense bien, au-devant de la sainte image, qu'il remporta à Wavre avec sa belle châsse neuve, après beaucoup de miracles dont le détail pourrait fatiguer. Nous en dirons un pourtant. Le Brabant était en proie depuis quarante années à des guerres intestines ; les barons de Grimberghe paraissaient surtout irréconciliables avec les ducs de Brabant ; on alla prier à Saint Nicolas devant Notre-Dame de Wavre, et la paix se fit incontinent sans difficulté. C'est en mémoire de cet heureux événement que l'infante Isabelle, gouvernante du pays en 1626, fit élever sur la grande place, au haut de la maison dite *Broodt-Huys*, une image de la Vierge avec ces inscriptions :

*A peste, fame et bello libera nos, Maria pacis.
Hic votum pacis publicæ Elisabeth consecravit.*

Les jésuites firent, vers le même temps, sur les miracles de Notre Dame de Wavre, une belle comédie qui fut repré-

sentée à Bruxelles et dans tout le Brabant ; le diable y jouait un rôle très intéressant. On conte qu'il faisait surtout un grand effet lorsqu'il apportait la peste du *feu sacré* dans une vessie enflée, et qu'il le répandait sur Bruxelles et sur tous les villages des environs.

Parmi les cent mille et un miracles qui sont dus à Notre Dame de Wavre, nous choisirons les plus beaux. Une béguine qui vivait à Tirlemont, en 1440, fut délivrée, devant la sainte châsse, d'un esprit malin qui la rossait, toutes les nuits, et d'un grand mal de cœur qui l'affectait depuis plusieurs mois.

Un bourgeois nommé Jean de Lauchon tenait dans ses bras son petit enfant emmailloté ; un coup de vent le lui enleva et l'emporta si loin qu'on ne le trouva plus. On ne voit plus de ces choses-là, mais les mœurs ont changé. Il fit un pèlerinage à Wavre et retrouva son fils qui chantait dans un blé.

Une demoiselle était affligée depuis trois mois d'un si grand mal de cœur, qu'elle ressemblait à une femme enceinte. Elle porta un cœur d'argent à Notre Dame de Wavre qui la délivra de son mal.

Un bourgeois de Tirlemont, qui avait la bouche de travers ; une femme de Marbais, qui se noyait en faisant le pèlerinage de Saint-Jacques en Galice ; Marguerite Rané, qui reçut un grand coup de poing d'une main invisible, en allant à la cave ; un pauvre homme qui ayant perdu ses deux bœufs, promit une clochette à Notre Dame ; deux enfants dont l'un était devenu idiot, et l'autre fou ; une fille qui avait perdu la parole ; la vache de Jean Serau, qui avait mangé d'une herbe empoisonnée ; un enfant qui avait avalé une épingle ; une demoiselle tourmentée de vapeurs ; un petit

garçon qui avait peur des revenants : tous ces gens et des milliers d'autres furent guéris ou soulagés par Notre Dame de Wavre.

La sainte châsse fut malheureusement brûlée par les hérétiques, mais la belle châsse neuve fut refaite peu après. Les dernières révolutions n'ont fait qu'interrompre le culte qu'on lui rend ; la Vierge de Wavre fait aujourd'hui encore de beaux miracles.

Notre Dame de Hal.

On révère probablement encore dans la petite ville de Hal, une Notre Dame de bois doré, qui tient d'une main une fleur de lis et de l'autre l'enfant Jésus. Cette image appartenait, dit-on, à Sainte Élisabeth de Hongrie qui l'avait reçue d'un pieux personnage entre les mains de qui elle était venue par une suite de miracles.

Juste Lipse, qui a écrit l'histoire de la Vierge de Hal, suspendit une plume d'argent devant son image en reconnaissance des faveurs qu'il se flattait d'en avoir reçues.

Elle était ordinairement vêtue de l'une des douze robes que lui apportaient tous les ans, le premier dimanche de septembre, les députés de douze villes qui ressentirent les effets de sa protection puissante. Ces douze villes étaient Ath, Bruxelles, Valenciennes, Tournay, Condé, Namur, Lumbec, Quiévrain, Braines, Crépin, Bausignies et Saintes. Le jour où les députés lui offraient les roses, ils avaient aussi l'honneur de porter la sainte image en procession par la ville.

L'église de Notre Dame de Hal était remplie de richesses et d'*ex voto* du plus grand prix. Mais aussi elle faisait de beaux miracles. Un nommé Jean Bidaut alla à la messe, dîna

chez son compère et perdit son fils dans la grande procession du premier dimanche de septembre ; il le chercha pendant trois jours et le repêcha enfin dans un gouffre où il s'était noyé. Mais Notre Dame de Hal n'abandonne pas ceux qui se perdent à sa procession. On n'eut pas plutôt retiré l'enfant de son gouffre qu'il se mit à trotter et qu'il s'en retourna avec ses parents.

Une femme de Binche allant au sermon, laissa son enfant dans un berceau, après l'avoir emmailloté et serré de plusieurs bandes, selon la coutume des paysans ; une heure après, la voisine entra, elle venait chercher du feu, et quoiqu'il n'y eût personne, la porte n'était pas fermée, parce que la femme qui était au sermon était si pauvre qu'elle n'avait pas de quoi acheter une serrure. La voisine n'eut pas plus tôt mis le pied dans la chambre, qu'elle aperçut avec horreur le petit enfant pendu à son berceau ; il s'était débattu pour en sortir, et la bande dont il était lié s'étant accrochée à une cheville l'avait étranglé. On voit que cette aventure corrobore le système d'éducation de J.-J. Rousseau qui ne veut pas qu'un enfant soit comprimé dans des liens, comme une botte de paille.

Heureusement la mère de ce petit malheureux avait une grande dévotion à Notre Dame de Hal, elle lui voua son enfant qui ressuscita aussitôt.

La bienheureuse image rendit la vie à plusieurs autres enfants qui étaient déjà enterrés. Nous ne parlerons que du plus célèbre. Élève-toi, mon style, comme dit Juste Lipse. Étienne Morel, du bourg de Saint Hilaire, près de Cambrai, eut un fils qui mourut en naissant et ne put recevoir le baptême. C'est pourquoi on l'enterra dans un champ. Firmiane, sa mère, désolée de voir son fils privé du paradis, fit le pèle-

rinage de Notre Dame de Hal, qui lui annonça que son enfant n'était pas mort. Elle revient pleine de joie, fait fouiller le champ et retrouve son fils vivant, frais comme une rose, quoiqu'enterré depuis longtemps. Sans doute que la Sainte Vierge l'avait nourri de son lait.

Les témoins de cette scène craignirent pourtant qu'on ne les accusât de supposer un miracle ; ils firent venir le curé, on prit l'enfant qui s'agita, mais qui ne cria point, on lui donna le baptême, on le dévoua à la Vierge et aussitôt il remourut, fut enterré en terre-sainte, et (voyez la sympathie !) sa mère sentit incontinent le lait de ses mamelles se dessécher naturellement, avec plusieurs autres miracles dont deux paysans ont donné témoignage.

« Si quelque impie est assez impudent pour contester ces merveilles, dit Juste Lipse, il faut le regarder comme un calomniateur, que Marie, la déesse des déesses, empêchera d'entrer dans l'éternité bienheureuse⁵. »

Les boulets de Hal.

« En ce temps-là les Sarrasins traversèrent le détroit de Gibraltar, une partie de l'Océan, débarquèrent à l'Écluse et vinrent assiéger Hal, avec une effroyable artillerie, composée de bombardes, couleuvrines, serpentins, veuglaires, crapaudaux, mortiers et autres instruments de mort. À la vérité les armes à feu étaient alors entièrement ignorées, et nos pères n'avaient pas encore inventé la poudre. Mais un manuscrit du père Daniel, qui a composé l'histoire de la milice française, conjecture que les mécréants avaient pêché dans

⁵ Justus Lipsius divâ Virgine Hallensi. Cap. 17, 20 et 21.

la mer le pistolet de ce roi de Frise dont parle MESSER ARIOSTE, et que Roland y avait jeté. Ce fut là leur modèle.

» La bonne Notre Dame qui craignait que le farouche Morbesant, général sarrasin, ou, comme disent les chroniques, *admoral de l'empire d'Organt*, ne la mît dans son sérail, sous la garde de vilains eunuques, s'il venait à s'emparer de la place, prit un parti au-dessus de son sexe. Elle se posta courageusement sur les remparts, à l'endroit où l'attaque était la plus vive, se troussa et reçut dans son jupon les boulets des ennemis. Qui fut bien attrapé ? ce fut Morbesant au cœur dur. Pendant qu'il s'émerveillait de voir ses efforts rendus inutiles, sans pénétrer la cause de ce désappointement, les *Trapistes* de l'endroit, armés de crucifix, firent une sortie et assommèrent jusqu'au dernier tous les Sarrazins, au nombre de 350,000 hommes.

» Notre Dame revint alors dans sa niche, le teint un peu brûlé par le feu de la mousqueterie, ce qui lui est resté et ne la rend pas moins belle, car il est écrit : *Nigra sum sed formosa* ; et, pour conserver le souvenir du miracle, on mit les boulets escamotés par la Vierge, dans une caisse à jour, où on les voit encore ; de plus, anathème fut lancé contre le profane qui se flatterait de les compter ; ce qui ne peut se faire, attendu qu'il serait impossible de réduire en entiers des fractions de sphères et d'hémisphères. On assure qu'un officier, passant il y a un an par Hal, obtint du curé la permission d'enlever un de ces boulets, et que c'est à cette relique qu'on doit en partie la conquête récente d'un grand royaume, non moins qu'aux héros sur lesquels tant de mauvais plaisants *tirent sans cesse à boulets rouges*. »

(EXTRAIT DE LA CHRONIQUE DE GEMBLoux, SOUS L'AN 824.)

F.

APPENDICE AU CHAPITRE X.

Le duc d'Albe

Ferdinand Alvarez de Tolède, duc d'Albe, né en 1508, d'une des premières familles de l'Espagne, fut sans contredit l'un des plus grands capitaines du seizième siècle. Il avait de l'éloquence, de l'activité, de rares talents politiques et militaires, mais un orgueil extrême et une cruauté froide.

Lorsque les Pays-Bas songèrent à prendre les armes, pour secouer le joug de l'Espagne et de l'inquisition, Philippe II envoya le duc d'Albe pour les faire rentrer dans le *devoir*. Le choix d'un tel homme effraya les plus timides d'entre les rebelles. On savait que dans le conseil de Charles-Quint, à propos de la révolte des Gantois, le duc d'Albe avait soutenu *qu'un pays rebelle devait être ruiné de fond en comble...*

Les craintes qu'il inspirait ne furent que trop justifiées. Sa marche fut partout signalée par des exécutions sanglantes. Il fit mourir sur un échafaud les comtes d'Egmont et de Horn, qui avaient favorisé l'essor de la liberté dans les Pays-Bas. Il fit pendre une multitude de malheureux, sans autre jugement que sa volonté. Il confisqua les biens du prince d'Orange, fondateur de la liberté des Provinces-Unies, et sema partout la terreur. On remarque qu'il ne fut jamais vaincu, ni surpris.

« Tout frémissait sous la tyrannie du duc d'Albe ; tout était devenu crime de lèse-majesté. Si l'on avait de la fermeté et du courage, on passait pour un audacieux, capable de

tout entreprendre. Celui qui montrait de l'amour pour sa patrie était un révolté. Il suffisait d'être soupçonné pour être criminel. Ce n'était pas assez d'être en proie à la corruption des accusateurs secrets, aux faux rapports des espions soldés, aux suppositions de quelques délateurs infâmes, on avait encore à redouter l'imagination ombrageuse du duc d'Albe ; et celui qui pensait être à couvert par l'innocence de ses actions et la pureté de ses pensées, était exposé à périr par la malice des conjectures du tyran⁶. » Ce portrait est terrible ; mais il est vrai.

Le duc d'Albe se récompensa lui-même de ses exploits. Il fit élever à Anvers sa statue en bronze. Il s'était fait représenter avec l'air menaçant et le bras droit étendu sur la ville. La noblesse et le peuple prosternés à ses pieds lui demandaient grâce : les statues qui figureraient les suppliants avaient au cou des besaces et des écuelles...

Après avoir soumis les Pays-Bas, le duc d'Albe marcha contre les Portugais, qui se révoltaient à leur tour. Il prit Lisbonne, et y commit tant d'exactions et de violences, que Philippe II voulait faire rechercher sa conduite, s'il n'avait tremblé pour lui-même.

À sa mort, qui arriva en 1582, le duc d'Albe eut quelque horreur de tout le sang qu'il avait fait répandre ; et l'on prétend que Philippe II lui dit alors : « Je prends sur moi le sang

⁶ Lettre du prince d'Orange à l'empereur Maximilien II, en 1568, pour le prier de protéger les Provinces-Unies. Ce monarque fut assez généreux pour appuyer la Hollande, à qui les cruautés du duc d'Albe donnèrent une nouvelle énergie, et qui finit par s'affranchir.

que vous avez versé par les armes. Mais vous répondrez à Dieu de celui que vous avez fait couler sur les échafauds. »

Voyage de Bruxelles à Anvers

Je montai en diligence à trois heures après midi ; je sortis de Bruxelles, me confiant à Dieu et à sainte Gudule, regrettant un peu de ne pas passer la belle Allée-Verte, et ne côtoyant qu'avec une certaine frayeur les bords du canal, qui réclament plus que jamais des garde-fous, depuis que la diligence s'y est versée. La route est charmante et le pays délicieux. Je poussai un profond gémissement, à la vue de l'immense maison de détention de Vilvorde, en songeant qu'elle est peuplée de condamnés... Là, peut-être, me dis-je, il y a un innocent qui gémit...

L'entrée de Malines est fort belle ; mais la ville s'attriste à mesure qu'on avance. Saint Rombaut, que les Catalans voulaient tuer pour avoir ses reliques, est le patron de la cathédrale, dont la tour est très-imposante. Il est fâcheux qu'elle ne soit pas achevée, et que le cintre du portail languisse après les ornements. La ville est peuplée de vingt mille âmes, dont les dentelles étaient autrefois le principal commerce.

Anvers, qui regrette sa splendeur passée, qui fut jadis la plus commerçante ville du Nord, qui, au milieu du seizième siècle, comptait deux cent mille habitants, nous reçut dans ses murs à sept heures et demie. Mon premier soin fut d'aller au spectacle. La salle, assez jolie intérieurement, quoique très-ancienne, est au-dehors de l'aspect le plus ignoble. Elle est d'ailleurs beaucoup trop petite pour une aussi grande ville ; et la vue de cette esquisse de théâtre ferait mal juger de la civilisation d'Anvers.

La troupe nous sembla généralement assez médiocre. Un acteur qui remplissait un rôle de père noble, dans le *Château de Monténéro*, nous rappela tout-à-fait le costume de Ponce-Pilate, dans les vieux tableaux de *l'Ecce homo*. Le théâtre est glacial ; tout le monde y est enrhumé ; et les pauvres, à qui appartient la salle, ne veulent pas permettre qu'on y dresse des poêles. Tout cela n'empêche pas la troupe d'Anvers de travailler trois fois comme celle de Bruxelles.

Après avoir fait un petit souper, au sortir du spectacle, il nous prit fantaisie de visiter en observateurs les *salons de nuit*, où les matelots du port dansent avec des filles perdues. J'y remarquai avec peine quelques jolies paysannes, toutes fort tristes et se plaignant de leur état misérable. La plupart avaient pris leur parti et se damnaient gaiement avec des tentateurs goudronnés, de mine peu séduisante.

Nous gagnâmes l'hôtel de la Couronne, en faisant de la morale ; et le lendemain matin, je voulus visiter la ville, que je ne connaissais point. J'admirai la magnifique rue qu'on appelle la Place-de-Mer. Je contemplai la majestueuse cathédrale, dont la tour pyramidale, élevée de 466 pieds, est un des plus beaux clochers du monde. Un charmant carillon, composé de quatre-vingt-dix-neuf cloches, accompagne le son des heures.

La bourse et l'hôtel de ville occupèrent aussi mon attention. Je visitai le tombeau du grand Rubens. Le monde le connaît comme peintre. Mais Anvers, dont ce grand homme était originaire, riche déjà de ses tableaux, possède encore une église dont il fut l'architecte. C'est celle des Grands Jésuites : elle était toute décorée de tableaux de Rubens, qui

périrent dans un incendie. Quelques amateurs regardent la tour de cette église comme une merveille.

Je ne pus voir aussi sans admiration le port, les deux bassins, les fondements de la nouvelle ville, et toute cette grande majesté du commerce qu'on n'ôtera point à l'Escaut. Nous vîmes, au coin de la rue de l'Élan, une vieille maison datée en fer de l'année 1584. Le Grand-Café, sur la Place Verte, est un des plus beaux établissements de ce genre. Je remarquai sur cette place un petit jeu qui me parut un peu cruel. On lâche, de la tour de la cathédrale, des pigeons et des éperviers. Le pigeon fuit devant l'ennemi, jusqu'à ce que l'épervier l'ait saisi et mis à mort. Beaucoup d'enfants attroupés et tous les désœuvrés de la ville suivent avec intérêt ces luttes barbares. Il est inconcevable que dans une ville comme Anvers, on ne supprime pas des jeux qui élèvent dans de jeunes cœurs des sentiments de férocité.

On nous parla beaucoup de divers tableaux de Rubens, et surtout de ce fameux portrait de femme connu sous le nom du *chapeau de paille*, dont on a souvent offert jusqu'à trente-six mille francs. Ce portrait vient d'être vendu et de passer à l'étranger. Les Anversoises regrettent beaucoup que la ville ou le gouvernement n'en ait pas fait l'acquisition patriotique.

Je ne voulus pas quitter Anvers, dont on connaît le goût pour les beaux-arts, sans voir le musée. J'avais déjà admiré les tableaux de Saint-Jacques, de la cathédrale et de quelques autres églises. Le musée d'Anvers est beaucoup plus riche en tableaux précieux que celui de Bruxelles. On y remarque un crucifiement de Rubens, et plusieurs morceaux de Van Dyck, du plus haut intérêt, entre autres un Christ mis au tombeau, qui a fait longtemps l'admiration des Parisiens.

Les étrangers visitent aussi avec respect, dans ce musée, la chaise de Rubens ; elle est bien conservée, mais très modeste.

La révolution a détruit en grande partie les ornements de la cathédrale. Malgré ses fureurs encore peu éloignées, tous les coins des rues sont ornés de crucifix, de Notre Dames, de saints grands et petits, comme dans toutes les villes où l'on a beaucoup de dévotion extérieure.

Les dévastateurs ont respecté fort heureusement aussi un petit monument très précieux : c'est une fontaine élevée à quelques pas de la cathédrale. Elle est surmontée d'un petit homme en fer battu, de la hauteur d'une coudée. Un paysan, vêtu de peaux grossières, est sculpté un peu plus bas, sur la droite du spectateur. Je pense que cet ouvrage est au moins du quinzième siècle. Il représente un homme d'armes, cuirassé des pieds à la tête, ayant les hanches couvertes de mailles de fer ; il tient à la main gauche un manche de hallebarde et à la droite une main coupée. C'est sans doute un bourreau de justice seigneuriale, car il me semble qu'il a une toque au lieu de casque.

Cette pièce curieuse se rattache aux jours les plus éclatants de la féodalité. Elle rappelle ces siècles horribles où les évêques d'Anvers faisaient couper la main droite à ceux qui passaient la porte de l'Escaut dont ils étaient seigneurs, en fraudant le droit de péage⁷.

De tels monuments sont utiles et doivent être conservés. Ils remettent en mémoire aux hommes affranchis les atroci-

⁷ Ce monument est généralement attribué à Quentin Metsis ou Metsu, dit le Maréchal d'Anvers, lequel mourut en 1529. Voy. ci-après.

tés des temps d'esclavage, et les préservent de la tentation de retourner à leurs chaînes.

Il était trois heures de l'après-midi, quand nous partîmes d'Anvers, qui nous avait paru asses triste ; et en rentrant à Bruxelles, après vingt-huit heures d'absence, cette ville animée nous sembla mieux que jamais une capitale.

La main coupée d'Anvers

On conte que sur la rive droite de l'Escaut, dans une forteresse qu'on nomma *Hantwerpen*, vivait du temps de César un géant formidable, qui s'appelait Antigone. Il s'était déclaré souverain du fleuve, et coupait la main à tous ceux qui le passaient sans lui payer tribut. Salvius Brabon, qui, à ce qu'on prétend, a donné au pays son nom de *Brabant*, guerrier vaillant venu à la suite de Jules César, osa attaquer le géant dans sa forteresse, le terrassa, lui coupa la main droite, qu'il jeta dans l'Escaut ; et, après lui avoir ainsi fait subir la loi du talion, délivra la contrée de ce monstre.

C'est là sans doute un de ces contes populaires qui s'attachent aux origines de toutes les villes célèbres. Mais on aurait dû ne pas donner un nom grec à ce géant⁸ qui habitait un repaire décoré d'un nom flamand. On prétend, il est vrai, que le nom d'Hantwerpen ne vient que de la victoire de Brabon ; il est formé des deux mots *hant* et *werpen*, qui veulent dire *main jetée*. Une foule de monuments concourent à accréditer cette singulière origine. Il y avait sur la porte de l'Escaut un géant tenant une main, que les Français ont abattu. Mais on a laissé une autre statue de ce même Anti-

⁸ Le nom d'*Antigone* peut signifier en grec *ennemi de la nature*.

gone près d'un pont tournant sur le port d'Anvers, et cette figure est répétée en petit dans beaucoup d'endroits.

On admire toujours l'homme d'armes tenant une main coupée, au-dessus du puits de Quentin Metsis⁹. Cette petite statue est en costume féodal du quinzième siècle, et fait croire déjà que le conte d'Antigone (si c'en est un) était devenu une histoire dans les jours brillants de la féodalité. On voit près de l'Escaut, sur une vieille muraille, une figure d'évêque en relief, et à côté une main coupée au milieu du bras. Plusieurs circonstances de cette nature ont fait croire que les évêques d'Anvers étant seigneurs de l'Escaut, dans les temps de barbarie, faisaient couper la main à ceux qui fraudaient le droit de péage ; l'exécution avait lieu au marché aux Gants.

Une médaille frappée en 1565, à Anvers, représente d'un côté un grand vieillard couronné de tours, surmontées d'une main coupée, ce qui fait les armes d'Anvers. Ce vieillard est l'Escaut, que peut-être on a identifié avec le géant d'Hantwerpen.

Il se peut que l'usage atroce de couper la main aux marchands qui remontaient l'Escaut, sans payer le droit de passage, se perde dans la nuit des temps anciens. Il n'en est pas moins vrai que les évêques, seigneurs d'Anvers, conservèrent cet usage, qui subsistait encore au quatorzième siècle, comme cela est prouvé par une multitude de monuments. Cette barbarie nous semble révoltante. Mais il faut considé-

⁹ Cet homme devint amoureux de la fille d'un peintre, qui ne voulait pour gendre qu'un homme de son art. Metsis, très épris, quitta le marteau et la lime, prit le pinceau, devint un peintre habile et épousa sa maîtresse.

rer qu'alors les supplices les plus cruels étaient le prix des plus légères fautes. Il y avait partout des péages à payer. Chaque seigneur avait dans ses domaines un pouvoir absolu, et la cruauté est le premier sentiment de l'homme non civilisé. Les affreuses guerres du moyen âge en sont la preuve. Les seigneurs s'étaient arrogé tous les droits les plus iniques. Ils avaient le droit de vie et de mort sur leurs serfs, le droit de ravage sur les terres de leurs vassaux, les droits d'urbanité et de naufrage ; ils ne renoncèrent qu'au quinzième siècle au droit qu'ils s'étaient fait de détrousser les passants sur les grands chemins.

Il y avait à Bruxelles, dans l'église de Sainte-Gudule, un tombeau d'un ancien seigneur, auprès de l'effigie duquel était une main coupée. J'ai cherché vainement cette pièce curieuse qu'on a fait disparaître. Les serfs de ce seigneur étant main-mortables, il avait seul le droit d'hériter de leurs biens. Les parents de ceux qui mouraient sans rien laisser étaient obligés de couper la main du mort et de la porter à leur seigneur.

Dans plusieurs pays, ceux qui manquaient à leur serment de foi et hommage avaient la main coupée. Cela venait de ce qu'en jurant foi et hommage, le vassal mettait sa main dans celle du seigneur suzerain, qui croyait punir la partie coupable en faisant couper la main qui avait juré.

Plusieurs seigneurs de la France et des Pays-Bas avaient très anciennement un droit plus abominable encore. Jouissant exclusivement du droit de chasse, lorsqu'ils se trouvaient surpris par le froid dans les neiges, ils pouvaient faire éventrer un serf, s'ils ne trouvaient pas promptement une autre bête, pour se réchauffer les pieds dans ses entrailles. Qu'est-ce que la vie d'un homme ? Dans certains pays du

nord l'on échange encore un serf contre un chien de chasse¹⁰.

Quand l'assemblée nationale supprima en France les droits féodaux, dans les pièces que diverses provinces présentèrent à l'appui de leurs cahiers, on trouva des titres ou contrats entre des seigneurs et leurs serfs, où les premiers consentaient à renoncer au droit d'éventrer les vilains, à condition que ceux-ci paieraient annuellement une redevance en avoine ou autres fruits.

Heureusement, ces siècles d'horreur sont loin de nous. Éclairés et libres, nous avons secoué nos chaînes. Nos seigneurs ne sont plus que les protecteurs du peuple ; nos lois sont devenues humaines ; nos rois fondent leur pouvoir sur la justice, la clémence, l'amour des hommes qu'ils gouvernent ; et faisons des vœux pour que ces bienfaits de la civilisation s'étendent chez nos voisins du midi et du nord.

¹⁰ Beaucoup de gens doutent de cette anecdote, du moins par rapport avec la Belgique. (*L'Éditeur.*)

APPENDICE AU CHAPITRE XI.

Sainte Alène ou Hélène.

En l'an 630, Sainte Alène, fille d'Hildegarde et de Levold, seigneur du pays de Bruxelles, allait à l'insu de ses parents, adorer le vrai Dieu. Elle se rendait à une chapelle au bord de la Senne (cette chapelle est maintenant l'église de Forêt). Elle s'appuyait à cause du verglas sur un bâton qu'elle planta dans un monceau de neige avant d'entrer dans la chapelle. En sortant elle vit que le bâton avait fleuri, pris racine. C'est un noisetier qu'on voit encore. Elle se fit chrétienne, et ses parents la massacrèrent dans la forêt à une demi-lieue de la porte de Hal.

APPENDICE AU CHAPITRE XII.

Saint Jean Népomucène.

Ce saint naquit en 1330 à Népomuck, petite ville de la Bohême. S'étant fait un grand nom comme prédicateur à Prague où il était chanoine, l'empereur Wenceslas eut la curiosité de l'entendre. Ce Prince, alors fort jeune, était très débauché et avait un caractère violent. Les sermons de Jean Népomucène lui ayant fait quelque impression, il voulut élever le saint à d'éminentes dignités, mais Jean Népomucène se contenta, par humilité, d'accepter la charge d'aumônier de l'empereur.

L'impératrice le choisit pour son confesseur, elle fit sous sa conduite de si grands progrès dans la dévotion, qu'elle passait les journées entières à l'église, s'y tenant constamment à genoux, et elle ne commettait pas la plus légère faute sans aller s'en confesser aussitôt.

La piété de l'impératrice déplut à l'empereur qui joignait à tous ses défauts celui d'être excessivement jaloux. Il conçut l'extravagant projet de se faire révéler par Jean Népomucène les secrets que l'impératrice lui confiait à confesse. Jean se refusa à toutes les instances qu'il lui fit à ce sujet, et l'empereur lui en garda rancune.

Un jour Wenceslas voulant faire mettre à la broche un cuisinier qui avait manqué de faire cuire à point une volaille, Jean Népomucène l'en empêcha, et l'empereur saisit ce prétexte pour faire mettre le saint en prison. Il l'en fit tirer au bout de quelques jours et recommença ses insidieuses ques-

tions. Jean refusa toujours de révéler la confession de l'impératrice ; alors Wenceslas le fit mettre à la question ; mais le confesseur demeura toujours discret. Enfin un soir l'empereur ayant vu son aumônier dans la rue, le fit monter auprès de lui, et, sans lui donner le temps de se reconnaître, lui dit brusquement qu'il n'avait qu'à opter entre mourir ou lui apprendre ce qu'il voulait savoir. Le saint ne répondait rien. Wenceslas ordonna à ses gens de le jeter de nuit dans la rivière, ce qui fut aussitôt exécuté. On précipita Jean Népomucène de dessus le grand pont de Prague dans la Muldaw, après lui avoir lié les pieds et les mains. Son corps fut aperçu le lendemain matin environné d'une clarté céleste. On le tira de l'eau, on lui rendit de grands honneurs, et il fit des miracles surprenants. Son martyr eut lieu le 16 mai 1383.

L'impératrice, inconsolable de la mort de son confesseur, en mourut de chagrin quatre ans après ; et l'empereur, livré à ses remords, vécut dans la débauche pendant vingt ans, fut détrôné et mourut d'apoplexie.

Les matelots d'eau douce ont choisi Jean Népomucène pour leur patron et leur protecteur à cause de son genre de mort, et l'on place souvent sa statue sur les ponts. On l'invoque aussi en faveur des gens en danger de se noyer.

Jean de Nivelles.

Il y a deux Nivelles ; l'un en Brabant et l'autre en Flandre, dont les Montmorency étaient seigneurs. Les personnes peu doctes les ont confondus, comme l'a annoté le docte M. Raoul Rochette, dans un livre qui va être mis en lumière. Or Jean de Montmorency, 1^{er} du nom, seigneur de Nivelles ou mieux Neveele, Wismes, Liedekerke et Hum-

bermont, avait pris le parti du duc Philippe de Bourgogne, appelé le *Bon*, malgré le sac de Liège et de Dinant. Son père, qui suivait le parti de la France, le fit sommer à son de trompe de rentrer dans son devoir. Jean, en digne chevalier, resta fidèle à sa parole ; ce qui força son père à lui donner dans la *Quotidienne* de ce temps-là, le nom de traître et de *chien*, et à le faire diffamer dans des pamphlets. L'éditeur des *Mémoires de Jacques Du Clercq*, qui paraissent avec cette histoire véridique, affirme que de là vient le proverbe : *Je ressemble au chien de Jean de Nivelle, qui fuit quand on l'appelle*. Nous espérons, pour nous, être plus heureux que le sire de Montmorency, comme nous nous vantons d'être plus polis ; et, après avoir fait prôner notre livre dans les journaux amis, suivant les *us et coutumes* de la littérature, nous dirons au lecteur : *Ne sis patruus mihi. Ne nous soyez pas Jean de Nivelles*.

(F.)

FIN DES APPENDICES.

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

<https://groups.google.com/g/ebooksgratuits>

Adresse du site web du groupe :

<https://www.ebooksgratuits.com/>

Mai 2024

– Élaboration de ce livre électronique :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : DominiqueG, PatriceC, YvetteT, Coolmicro.

– Dispositions :

Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. Tout lien vers notre site est bienvenu...

– Qualité :

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.